Philippe est réveillé par un coup de téléphone de son collègue de la Dépêche.

Depuis qu'il a pris une retraite bien méritée après plus de 46 ans de baroude et de cotisations, il vient de se retirer dans cette région des Hautes Pyrénées avec sa dernière épouse, kadiatou une adorable guinéenne qu'il l'a suivi depuis Conakry, il y a 12 ans.

Ils s'étaient d'abord installés dans les Pyrénées Orientales à Perpignan où il possédait un appartement inoccupé.

Mais les conditions d'accueil n'étaient pas réunies pour qu'ils y restent. D'abord le vent, ce vent qui rend fou et qui fait baisser le ressenti thermique d'un degré par 10 kilomètres heure de vitesse. Ce qui signifie que s'il fait 12° en hivers et que le vent souffle à 80 kilomètres heures, ce qui est courant, vous avez un indice de froid ressenti de 4 degrés.

Et puis les autochtones, tous ces réfugiées pieds-noirs de 1962, ces catalans espagnols de 1939 et ces gitans apatrides qui se

targuent d'être catalans français, alors qu'ils ne sont tous que des pièces rapportées, mais qu'ils ont la main mise sur la ville avec la complicité de maires qui y ont recruté leur électorat.

Il y a d'abord eu la dynastie Alduy, Paul le père auquel on doit le quartier du « Moulin à Vent » dédié aux rapatriés d'Algérie, puis Jean Paul le fils au cœur du scandale du bourrage des urnes en 2008 grâce à un partisan surpris avec des bulletins de vote plein ses chaussettes, sans oublier sa somptueuse réalisation, absurde et inutile du plus grand cadran solaire d'Europe au coût pharaonique de 290 000 érigé à l'entrée de l'autoroute nord A9 pour un coût pharaonique de 290 000 € réglés bien entendu par les contribuables. Enfin l'inénarrable Jean Marc Pujol grand inaugurateur de chrysanthèmes.

Bien sûr Philippe s'était fait quelques amis ou plutôt quelques relations, car il était à un âge auquel on ne se fait plus d'amis. Seule son appartenance à la Franc-maçonnerie l'avait aidé.

Et puis un matin d'un commun accord avec sa jeune épouse, ils avaient décidé de quitter cette région, qui n'était en fait qu'un leurre pour touristes low-costs, étrangers où banlieusards parisiens du 93.

Cela faisait trois ans que Kadiatou galérait en saisons été-hiver comme femme de chambre à Pyrénées 2000 près de Font-Romeux.

C'était des jobs d'opportunités, des CDD plus ou moins reconductibles sans aucune sécurité.

De plus, Font-Romeux était situé à quatre-vingt-dix kilomètres de Perpignan et il lui fallait au minimum une heure trente l'été en passant par Prades pour rejoindre son mari. Quant à la route, l'hiver elle était particulièrement dangereuse du fait de la neige et il arrivait même qu'elle soit impraticable.

En tout état de cause elle ne descendait de sa montagne que les quelques rares fois où sa persécutrice de chef lui accordait deux jours de congés consécutifs, encore fallait-il qu'elle ne rate pas le denier bus après son

boulot, ce que la « *peau de vache* » se délectait à provoquer en lui trouvant toujours quelque chose à finir à la dernière minute.

Elle n'y était restée qu'afin de présenter une certaine stabilité sur son curriculum vitae. Mais cette situation ne pouvait pas perdurer et Philippe sentait bien que sa femme allait craquer. Heureusement ils n'avaient et n'auraient pas d'enfants.

*

Il avait pris sa voiture et s'était retrouvé, sans même presque s'en rendre compte sur les terres de son enfance. Les Hautes Pyrénées.

Il possédait encore un beau terrain familial très bien placé à Calavanté à une quinzaine de kilomètres de Tarbes sur la route de Toulouse, mais le maire avait quelque peu profité de son éloignement africain pour changer le plan d'urbanisme et le déclasser de terrain constructible en terre agricole.

Philippe l'avait rencontré et avait eu beau faire valoir qu'il était un enfant du village avec ses grands-parents enterrés au cimetière derrière l'église, qu'il avait passé sa prime jeunesse, avec les autres enfants à jouer dans le « Padouen » sur lequel était maintenant construit la mairie, en face de la maison familiale. Rien n'y avait fait, l'édile était une pièce rapportée et rien que d'évoquer les anciens qu'il avait eu à bretter pour imposer son mandat lui hérissait le poil. A moins qu'il n'ait eu une autre idée derrière la tête, l'honnêteté en politique n'est pas une qualité requise.

Il avait donc cherché un terrain constructible dans cette région et en se baladant avait redécouvert les coteaux du Magnoac dont il était immédiatement tombé amoureux.

Il se souvenait s'y être baladé gamin en vélo avec son cousin de Laloubère, banlieue tarbaise.

En traversant Castelnau-Magnoac, Il avait repéré un petit lotissement communal bien placé à une encablure d'une grande surface.

Ce village de Castelnau était très bien situé à équidistance de Tarbes, Auch et Saint Gaudens ainsi qu'à vingt-cinq kilomètres de Lannemezan.

De plus pour sa densité de population 785 habitants, il avait un achalandage impressionnant en commerces. Une banque, une pharmacie, deux bistrots, deux restaurants, trois salons de coiffure, trois boulangeries, une quincaillerie, trois garages, une maison de retraite EHPAD de 80 lits, un dépôt de matériaux BTP, et surtout un centre médical avec deux médecins, dentiste, kiné, et même deux vétérinaires. Ce village était un

chef-lieu de canton et bien peu pouvaient afficher le même nombre de facilités.

Sur le plan de la commercialisation, seules quatre terrains sur vingt-quatre semblaient avoir été vendus.

Philippe avait fureté, s'était renseigné tout l'après-midi et n'avait collecté que de bonnes informations. Il avait rencontré la secrétaire de mairie qui l'avait renseigné sur le prix du mètre carré, la viabilité et les disponibilités.

Il était reparti vers Perpignan enthousiaste et déjà presque propriétaire.

*

Kadiatou n'avait pas été difficile à convaincre, elle commençait à sombrer dans la mélancolie, pour ne pas dire plus.

Rendez-vous avait été pris avec le Maire. Et la semaine suivante, Philippe repartait dans le Magnoac.

Mais que je vous parle un peu de ce havre de paix.

Il faut savoir que Castelnau est aussi appelé « La petite Toscane » et que son passé plutôt bourgeois est encore visible avec de belles maisons de maîtres à colombages.

Un lac artificiel qu'entoure un chemin de promenade de quatre kilomètres bordés d'arbres fruitiers permet ainsi aux touristes et aux résidents étrangers, anglais, allemands, de flâner dans une nature accueillante.

Le Maire venait même d'y faire aménager une base nautique avec club-house, location de pédalos et possibilité de baignade. Ce qui dès les beaux jours attirerait non seulement les touristes de passage mais aussi la jeunesse des bourgs environnants.

Castelnau possédait aussi un passé lié à la résistance dont il avait été un haut lieu pendant la guerre avec l'implantation d'un réseau « Le corps francs pyrénéen » qui en novembre 1942 sous l'impulsion du Général André Pommiès était devenu « le corps franc Pommiès ».

Parmi eux pas mal de héros avaient sauvé notre pays du déshonneur.

Ce groupe d'hommes avait grossi pour atteindre un effectif d'environ 12 000 en 1944 à Toulouse et avait ensuite marché sur Stuttgart et Berlin.

Les maquisards de Castelnau. Au premier rang le Capitaine Paul Soules avec béret et décorations

Le café « Bouygues » qui servait de boite aux lettres au maquis, devenu maintenant « le Mémory 65 » abritait un musé avec une large

collection d'objets, de clichés de tenues et d'armes d'époque

Le café Bougues devenu le Mémory 65

Le samedi matin sur la place de l'Estelette s'arrimait un marché de producteurs qui drainait tous les villages avoisinants. On y trouvait des produits de qualité et une ambiance bonne enfant avec quelques commerces de renommé dont un fromager meilleur ouvrier de France et une boucherie dépendante de l'abattoir voisin de Boulogne sur Gesse. Les résidents étrangers prisaient

particulièrement les produits maraichers bio et naturels.

Le marché du samedi matin

Enfin une institution gastronomique régionale allait bientôt retrouver son lustre d'antan. Il s'agissait du célèbre hôtel-restaurant Dupont qui en son temps attirait tous les gastronomes régionaux avec le fameux magret de canard en cocotte de la mère Dupont.

A noter que son petit-fils Antoine Dupont, Toto pour les amis, était un de des meilleurs demis de mêlée de rugby au monde, il avait échangé ses premières passes au club de rugby local. Et même s'il était maintenant

sociétaire du Stade Toulousain, il arrivait qu'on le croise parfois chez le boulanger ou le boucher de la place. Il était abordable et avait toujours un sourire et un mot gentil pour les enfants du village qui se trainaient à ses basques. Son frère était un ardent défenseur et producteur de porcs noirs de Bigorre.

Antoine avec les enfants de Castelnau lors d'une visite au club dans lequel il a débuté tout petit

Le maire avait été très accueillant et l'affaire s'était traitée chez le notaire en moins d'une heure. Il faut dire que Philippe n'avait pas emprunté et que de ce fait les formalités s'en étaient trouvées simplifiées.

Ensuite avait commencé la longue consultation des pavillonneurs.

Il savait exactement ce qu'il voulait et avait déjà élaboré un croquis métré très précis. 85 mètres carrés, avec un grand séjour et deux chambres dont une totalement indépendante avec sa propre salle d'eau.

Après avoir éliminé les fantaisistes, les amateurs, les arnaqueurs, les « pignoufs juteux » ils n'étaient restés en piste que deux postulants sérieux. Le reste s'était fait à l'affectif, le contact humain étant pour lui d'une importance capitale.

Le choix s'était avéré être le bon, les travaux avaient démarré en novembre et en juillet la société procédait à la remise des clés en présence du maire et de quelques amis et cousins. Le champagne avait coulé.

Ils n’avaient emménagé qu’en janvier ayant eu beaucoup de difficultés à vendre l’appartement de Perpignan qui était parti « à la casse ».

*

Philippe qui avait été grand reporter et photographe de guerre avait couvert de nombreux événements en quatre décennies d'activités. Il conservait précieusement des centaines de photos de très grande qualité. Le Rolleiflex et les divers Leicas qu'il avait utilisés durant sa carrière n'y étaient pas étranger.

Il avait fait ses premières armes au service photo de « France soir » rue Réaumur à Paris. Puis en avril 1982 sur un coup de dé, il était parti aux malouines et avait réussi à bien négocier « ses papiers et photos » pour de grands hebdomadaires nationaux.

Ce conflit Royaume Uni-Argentine lui avait donné le goût de l'aventure en plus de celui du risque, qu'il découvrait.

Il avait ensuite couvert le conflit Iran-Irak et avait assisté à la défaite du régime bassiste de Saddam Hussein en août 1988.

On le retrouverait en Roumanie en 1989 pour la fin de la dictature de Nicolae Ceausescu.

Puis au Panama pour le renversement du Général Noriega avec l'intervention militaire américaine.

Il avait été de l'opération « tempête du désert » et couvert la deuxième guerre du Golfe en 1990-1991

De 1992 à 1995 c'est la Bosnie qui revendiquait son indépendance. Il avait alors côtoyé les deux grands reporters de Guerre Eric Mecheletti et Jean Pierre Huson qui avaient été arrêtés et torturés pendant trois jours, ne devant la vie sauve que grâce à l'intervention de l'ambassadeur de France.

L'épuration ethnique avait donné lieu à des barbaries sans précédent qui malheureusement avaient perduré jusqu'en 1999 en Tchétchénie et au Kosovo

De 2002 à 2004 Philippe était en Côte d'Ivoire où là encore les conflits internes avaient générés des situations de massacres et d'exterminations sans précédent. Mais en 2005 le guerrier était fatigué d'avoir vécu et été le témoin de toutes ces horreurs, de toutes ces barbaries.

Il avait constaté que si l'agressivité chez l'animal obéit à des injonctions génétiques de prédateurs. La violence, elle, est spécifiquement humaine, elle est liée aux termes d'agression et d'agressivité à la volonté de domination.

Il avait aimé l'Afrique, alors il était parti s'installer à Bamako au Mali où il avait ouvert une école de journalisme.

Mais en 2011 la déstabilisation du pays par les Touaregs inféodés au Djihadisme local lui avait fait comprendre que le pays n'était plus sécuritaire et qu'il était préférable de rentrer en France avec sa compagne.

Il regrettait toujours cette période africaine pendant laquelle il avait développé de nombreuses amitiés et avait enfin connu la paix.

Il s'en souvenait maintenant, c'est à cette époque africaine qu'il avait rencontré Michel.

*

Confortablement installé sur son rockingchair Michel somnolait sous la pergola qui bordait l'avancée de la maison. Un des ventilateurs plafond diffusait si ce n'est une certaine fraicheur, pour le moins quelque chose qui ressemblait à un léger courant d'air rafraichissant.

Un grand verre rempli de glaçons et de pastis achevait de lui procurer le bien être auquel il estimait avoir droit après une journée bien remplie.

Dans la matinée il avait reconduit les derniers touristes anglais à l'aéroport international de Hararé la capitale du Zimbabwé. La route construite du temps de la présence britannique était encore en bon état. Il avait quitté Marondéra vers 9h00 et après une quinzaine de kilomètres avait tourné à gauche à Southampton vers Chitungwiza sur la Sake Road. Il n'avait mis qu'un peu plus d'une heure pour parcourir les 80 kilomètres qui le séparait de sa destination.

Le district de Marondéra était situé au sud est de Hararé dans le Mashonaland oriental, sur

un vaste plateau établi à plus de 1000 mètres d'altitude composé de nombreuses collines divisées par des vallées fluviales.

Cette situation le faisait bénéficier d'un climat de type tropical, tempéré par l'altitude, avec un température moyenne annuelle de 25 degrés et une saison des pluies qui s'étendait de fin octobre à mars.

Marondera était une ville multiculturelle, avec une variété de groupes ethniques dont une majorité « shona ». Au sein de la population africaine se trouvait une proportion notable de personnes d'origine « malawite » dont les parents étaient migrés et avaient pris un emploi dans les fermes de tabac appartenant à des Blancs. Les Maronderans blancs étaient majoritairement d'origine britannique avec de plus petits groupes d'héritage hollandais, afrikaans, grec et autre européen.

Les autres minorités comprenaient les métis et les résidents asiatiques. La plupart des habitants de Marondera étaient des chrétiens traditionnels syncrétiques, principalement des protestants ou des catholiques romains, des évangélistes et des *mapostori*, une secte

d'adeptes de la Bible de l'Ancien Testament qui vivaient comme d'anciens prophètes et s'habillaient de robes blanches.

L'islam était pratiqué par une très petite minorité de personnes presque toutes des Asiatiques ou d'origine malawite.

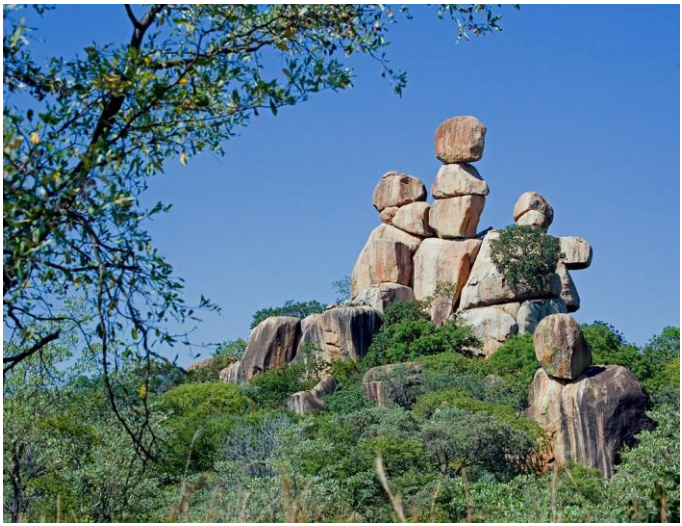
Les populations autochtones de Marondera descendaient principalement des familles royales des Shonas.

On sortait de l'hivers austral et la température la plus fraiche enregistrée l'avait été en juillet avec 16 degrés centigrades.

Michel avait créé un produit touristique qui consistait à conduire de riches touristes pendant une quinzaine de jours à travers le Zimbabwe et vers les nombreux et divers parcs nationaux permettant ainsi de réaliser des Safaris-Photos remarquables. L'un des plus prisé était celui des monts Matobo aussi dénommé Matopos. Situé au sud est du Zimbabwe, à proximité de la ville de Bulawayo, ce parc avait été créé en 1953 afin de préserver une nature particulière et la culture des San. D'une superficie de 4 000

km², il comprenait une réserve naturelle qui permettait de réaliser des safaris pour visiteurs à la recherche des rhinocéros.

En Ndebele, langue locale, le nom de Matobo voulait dire « tête chauve ». On ne pouvait mieux résumer cet étonnant chaos granitique de roches amoncelées qui caractérisait les collines de cette région du Zimbabwe. Formées il y a des millions d'années par l'érosion, elles s'étendaient à perte de vue et offraient d'infinies possibilités de randonnées.



Pierres en équilibres dans le parc

Michel organisait ces safaris photos afin que les riches citadins anglophones viennent se rapprocher de ce qu'ils ne connaissaient que par la TV.

En effet à New-York, Londres ou Sydney il était très rare de croiser des zèbres, des girafes, des hippopotames, des antilopes, des koudous, des lions, ou autres léopards. Mais c'est surtout les rhinocéros qui les impressionnaient.

Ils pouvaient les approcher à pied, accompagnés de Kassem son fidèle boy où d'un ranger. L'expérience était vraiment spectaculaire car ils pouvaient aller vers les rhinos à moins de 15 mètres et ainsi immortaliser sur la pellicule ce moment qu'ils s'empresseraient de faire voir à leurs amis, relations et autres gogos affirmant qu'ils avaient vécus dangereusement, et au péril de leurs vies.

Rhinocéros blanc

Coucher de soleil au parc national du Motopo

Jadis, la région avait été habitée par les Sans, peuple de chasseurs-cueilleurs qui avait dû s'enfuir sous la pression des Ndebeles. Le parc protégeait de nombreuses grottes et abris sous roche, décorés de remarquables peintures aux bestiaires extraordinaires (girafe, koudou, antilope, lion…) et racontant des scènes de chasse.

Les plus belles se trouvaient dans les grottes de Nswatugi, de Bambata, d'Inanke et de Silozwane. C'est là que fut découverte une peinture de rhinocéros qui justifia le programme de réintroduction de l'espèce et la création de la réserve.

Au fil du temps et grâce à son approche des peuplades ancestrales encore en place Michel avait acquis une vaste culture de la faune, de la flore et des traditions des autochtones de la région. Ces clients étaient friands de ses connaissances et se pourléchaient les babines à l'écouter le soir devant l'apéritif en rentrant au bivouac

Il leur apprenait entre autres choses que l'expérience chamanique des San était fondée sur le tremblement du corps, de la tête, des membres, et de l'abdomen. Le

tremblement des San les conduisait dans des sphères d'expériences mystiques où toute perception était considérée comme transitoire et leur donnait la capacité de changer de forme.

Pour eux, le passé et le présent n'étaient pas distincts, et les humains ou les animaux ne l'étaient pas non plus. L'entrée dans cette expérience était donc provoquée par le tremblement, lequel, à son tour, était facilité par la musique et la danse.

Danses rituelles

*

Michel avait profité de son incursion dans la capitale pour faire quelques achats de première nécessité et surtout pour faire une halte déjeuner dans un restaurant qu'il affectionnait tout particulièrement.

Il avait délaissé les cuisines portugaises, chinoises, thaïs, européennes, italiennes et internationales qui pullulaient pour se réfugier dans son antre préféré le « Queen Makéba Ethiopien » de la « lunark road » qui offrait l'avantage de pouvoir proposer une cuisine éthiopienne africaine de qualité à un prix raisonnable.

Rentré au lodge il avait fait une petite sieste bien méritée. La semaine qu'il venait de passer avec ce groupe avait été particulièrement éprouvante. Il avait été obligé de supporter le caractère suffisant et condescendant d'une jeune américaine entretenue par un vieux « barbon » richissime qui considérait quelle était la neuvième merveille du monde et s'aplatissait devant tous ses désirs, qui en fait n'étaient que des caprices, voire des ordres.

De nombreuses fois Michel avait eu envie de lui « claquer » le bec, mais chiffre d'affaires oblige, il avait rongé son frein, évitant toutefois de se retrouver seul en face d'elle, car en vieux baroudeur même s'il les métrisait, il connaissait ses réactions. D'ailleurs, assez rapidement la « gourdasse » avait dû s'en douter car au bout de trois jours elle avait ravalé sa morgue. Il faut dire qu'il avait fait le nécessaire.

Alors qu'ils étaient en approche d'un rhinocéros blanc, la donzelle en tenue de chasse à 2 000 dollars avait exigé de

descendre afin de s'approcher de l'animal pour prendre des photos au plus près.

Connaissant le danger du fait d'approcher un animal isolé Michel avait refusé, ce que voyant, la donzelle avait fait une sorte de crise prétextant qu'il était trouillard, qu'ils avaient payé, qu'elle en parlerait à son avocat, à la presse et pourquoi pas au Président par la même occasion.

Constatant qu'elle importunait ainsi les autres participants et qu'elle ne cesserait son esclandre que s'il accédait à son souhait.

Il fit arrêter le micro bus et après avoir prévenu son ranger-boy Kassem d'être vigilant, l'autorisa à descendre et à faire quelques pas en direction de l'animal.

Bien entendu ce qui devait arriver arriva, le brave rhinocéros dérangé dans sa recherche de nourriture la regarda avec un œil concupiscant, qu'elle prit pour une invitation à le photographier. Kassem était prêt heureusement. Au moment où elle commença à mitrailler le pauvre animal, ce dernier pas coopératif du tout la chargeât en

bonne et due forme. Michel n'avait jamais vu une « greluche » courir aussi vite. Elle en lâcha son Leica à 15 000 dollars et ne dû son salut qu'au fait que Kassem tira en l'air effrayant ainsi l'animal.

Penaude, vexée et relativement hirsute elle réintégra le bus. À partir de là, on ne l'entendit plus du reste du safari.

*

Michel avait bourlingué de nombreuses années avant de se fixer. Il avait été un des lieutenants du fameux mercenaire Bob Denard, auquel il avait voué fidélité et admiration jusqu'à ce jour de septembre 1995

Il faut savoir que Bob Denard s'était très souvent mouillé pour la France qui ne pouvait revendiquer certaines guerres officielles.

Lui et son équipe était officieusement impliquer dans une ribambelle de putsch dans le contexte de ce qu'on appelait la France-Afrique.

Mais c'est le 28 septembre à Maroni capitale de la grande Comores que Bob avait vu son étoile se ternir. Pourtant il est certain qu'il agissait sur ordre lorsqu'il avait envahi le palais du Président Saïd Mohamed Djohar. Le coup d'état avait été une réussite. Le Président avait été conduit au camp militaire de Kandari et son épouse avait été évacuée au domicile d'une de ses filles. Tout s'était passé sans violence.

Bob et ses lieutenants avaient pris les rênes du pays. Il avait réorganisé la garde présidentielle et placé un homme lige, le capitaine Ayaina Combo à la tête d'un Comité militaire de transition. Ce capitaine, docile, avait revendiqué la responsabilité du coup d'État.

Evidemment personne n'y avait vraiment cru. Et pour cause.

N'oublions pas que la République française contrôlait l'essentiel des services de la défense nationale des Comores. En commençant par la garde présidentielle. Dans ces conditions il était difficile d'expliquer comment une trentaine d'hommes avaient été capables de mettre en déroute tout un système géré par les services de renseignements français. C'était d'autant plus incompréhensible que le nom de Denard avait été cité.

Jacques Chirac venait de prendre le pouvoir. Et à l'époque déjà, le refrain était bien rodé. Il fallait mettre fin aux relations de suzeraineté entre la France et ses anciennes possessions coloniales. Mettre fin à ce qu'on

appelle communément aujourd'hui la France-Afrique. C'est bien simple. Le coup d'État de Bob Denard aux Comores était une bien mauvaise publicité pour les nouvelles autorités à Paris. Après l'avoir inspiré, ils devaient le défaire.

Une semaine après l'arrestation du président Saïd Mohamed Djohar, Chirac avait demandé la mise sur pied d'un plan pour reprendre le contrôle de l'île. Nom de baptême de l'opération : "*Code Azalée".* Une frégate avec 200 hommes était arrivée dans l'Océan indien pour recueillir des informations.

Le 5 octobre, le gouvernement français avait déployé 400 militaires français pour contenir le régime de Denard.

Ils étaient parvenus à arrêter le mercenaire et ses hommes. Denard n'avait opposé aucune résistance ! Les soldats avaient rapatrié la fine équipe en France. Bob Denard avait dû faire face à la justice.

Quelle hypocrisie, quelle lâcheté !

Michel avait été condamné à un an de prison avec sursis et Bob Denard à cinq ans toujours avec sursis.

Michel, traumatisé par la couardise, la bassesse de ceux qui gouvernaient la France avait écrit un livre de témoignages à charge contre cette dernière qu'll accusait d'avoir laissé tomber le soldat Denard.

L'échec de Denard en 1995 au Comores était manifestement dû aux atermoiements des autorités français.

*

Le 12 Octobre 2007, dans son village natal de Grayan et l'Hôpital dans le Médoc, Gilbert Bourgeaud alias Bob Denard, surnommé « le Chien de Guerre » rendait les armes pour rejoindre l'orient éternel à 78 ans.

Celui qui avait commencé sa vie militaire en tant que quartier Maître dans les commandos marine avait été de presque tous les théâtres d'opérations sur le continent africain : au

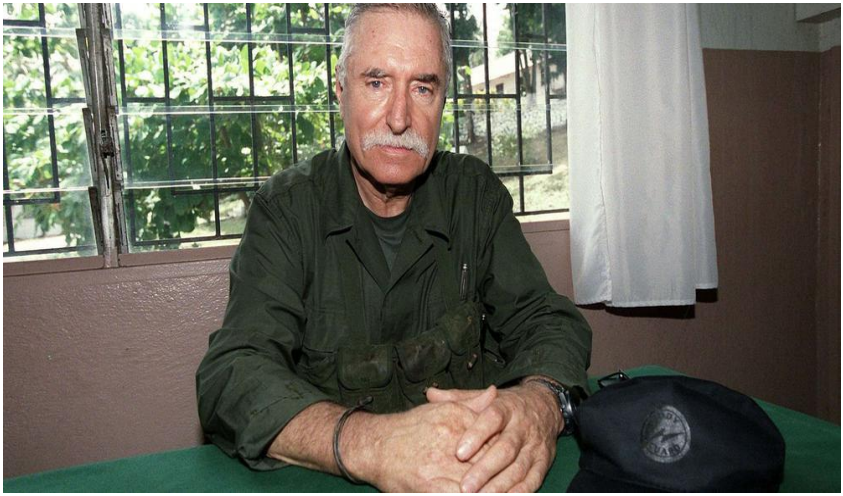
Biafra, en Angola, au Bénin, en Côte d'ivoire au Yemen, au Katanga, au Congo et si le « corsaire de la république » n'avait pas toujours obtenu le feu vert officiel des autorité françaises, il passait à l'orange.

Bien entendu Michel l'avait accompagné vers sa dernière demeure. Au milieu d'une foule d'amis, d'anciens compagnons d'armes d'édiles locaux, le curé du village avait rappelé qu'en 1965 le Colonel Denard avait sauvé 23 religieuses flamandes retenues en otage par une faction rebelle au Zaïre.

Michel s'était fait le porte-parole de ses frères et en leur nom avait affirmé qu'ils l'auraient tous suivi en enfer s'il l'avait demandé.

Un drapeau Bleu Blanc Rouge était posé sur son cercueil. La France reconnaissait enfin ce héros de l'ombre.

Michel avait rejoint son domicile de Levallois dévasté par le chagrin. C'est ce jour-là qu'il avait pris cette décision de tout laisser tomber et de repartir en Afrique.



Bob Denard

*

A Levallois, depuis quelques années qu'il avait créé sa société de promotion immobilière, ses affaires avaient prospéré, jusqu'à devenir un « riche promoteur ».

Dans le quartier Villiers-Cerdan, au dixième et dernier étage d'un immeuble de grand standing il avait acquis un appartement de 140 m², avec cave, parking et bureau, mais surtout une terrasse de 92 m² orientée sud-ouest avec vue panoramique, qui lui permettait non seulement de recevoir le gotha du business Levalloisien, mais surtout de traiter les afficionados africains du système Balkany.

Son traiteur attitré rivalisait de professionnalisme avec les plus grands et ses apéritifs dinatoires étaient courus par la gentry locale

Car il avait bien été obligé de rentrer dans le cénacle. Il faut dire que les Balkany portaient beau : Moulin à Giverny, villa « pamplemousse » à Saint Martin, Villa « Dar Gyuci » à Marrakech grâce aux 2,5 millions d'euros versés par deux hommes d'affaires Belge et Saoudien en compensation de

l'octroi de contrats juteux à Lavallois Perret et en Namibie. Sans compter les comptes bancaires ouverts en Suisse auprès de la filiale de la banque néerlandaise ABN-AMRO, ceux du Liechtenstein et bien entendu aussi de Saint Martin.

Les magouilles concernant les marchés publiques passés à Lavallois, mais surtout les commissions sur des contrats en Afrique pour lesquels sa connaissance du continent et ses relations l'avaient propulsé comme interlocuteur et homme de confiance de Patrick Balkany.

Il est vrai qu'en privé, avec un certain humour, il avait coutume de faire référence à un diplôme qu'il prétendait avoir obtenu là-bas : Celui de « *Docteur en hypocrisie africaine ».*

Il avait rencontré Didier Schuller sur ses terres lors d'une chasse en Alsace et le Baron de Levallois qui avait eu connaissance du passé africain de Michel lui avait promis de lui présenter le roi de la combine politico-financière.

Le courant était passé et Michel était entré dans le sérail. De plus Isabelle Smadjà l'épouse de Patrick ne semblait pas insensible à son charme. C'est à partir de cette époque que ses affaires s'étaient envolées.

En quelques années il était passé du statut de « baroudeur africain » à celui plus respectable de business man.

Toutefois, il avait dû tremper dans des combines pas toujours très honnêtes.

La corruption était hissée au rang de sport local. La machine à « marges arrière » fonctionnait à plein rendement. Les pots de vins étaient quasiment légaux. De jeunes Escort girls virevoltaient autour de lui, légitimant leur beauté par des relations tarifées. Michel ne faisait que de les présenter à certains dirigeants et ministres africains sans rien exiger d'autre qu'un savoir vivre théâtrale masquant la réalité.

Ils étaient persuadés que seul leur charme légitimait leurs conquêtes. Les pauvres !

Quoique blasé, il commençait à être fatigué de cette vie de faussaire et lorsque le décès de Bob Denard était survenu, il n'avait pas hésité.

Il avait vendu les parts de sa société dans d'excellentes conditions. Sotheby's avait négocié son appartement à 2,5 millions d'euros.

Il continuerait à toucher des dividendes des actions qu'il possédait encore dans plusieurs sociétés.

Les trois autres appartements dont il était toujours propriétaire lui rapporteraient aussi de quoi vivre plus que confortablement.

*

L’avion était en approche de l’aéroport international de Gbessia.

Michel avait de beaux souvenirs dans cette Guinée et il considérait que Conakry avait été pour lui une halte accueillante et ce malgré les évènements auxquels il avait participé avec les mercenaires.

Il avait lié des relations d’amitiés avec les dirigeants de l’époque et aussi avec une adorable petite guinéenne, un bébé d’une vingtaine d’années en recherche de paternité absente. Il l’avait traité comme tel et n’avait pas voulu déflorer sa candeur, imaginant qu’elle aurait pu être sa fille. Il portait toujours cette gamine dans son cœur. Comme quoi il pouvait aussi être un homme au grand cœur. Il avait coutume de se définir comme étant un « *curé baroudeur* ».

Grâce à son un passeport diplomatique, les formalités à la douane avait été simplifiées, il avait donné ce précieux sésame à Xavier de l’ambassade de France qui l’attendait en bas de la passerelle et s’était immédiatement dirigé vers le salon VIP ou dans l’attente de

ses bagages, il s'était fait servir un excellent Knockendo.

La Guinée avait été un pays martyr depuis son indépendance en octobre 1958. Son dictateur Sékou Touré ayant failli aux consignes françaises et le Général De Gaulle sans doute vexé de ne pas avoir été obéi avait décidé de le punir et avait rappelé immédiatement les fonctionnaires, les ingénieurs et les cadres français qui géraient l'économie et l'administration civile et sanitaire. La Guinée avait plongé dans le chaos, les écoles, les dispensaires, les hôpitaux avaient fermé. S'en étaient suivis deux générations de jeunes « perdus »

Sékou Touré s'était alors tourné vers les puissances étrangères des pays de l'est ainsi que vers l'Union soviétique, qui s'étaient révélées très frileuses à s'engager ouvertement en termes de soutien. L'isolement diplomatique du pays et son économie mal planifiée avait mené la Guinée à la faillite.

Les souvenirs lui remontaient à la tête.

Avec son équipe il avait fait partie des experts français dédiés à l'encadrement des exilés guinéens refugiés au Sénégal afin d'organiser l'opposition dans la région de Fouta-Djalon. Ces plateaux montagneux ravinés par de nombreuses rivières et cascades étaient d'une beauté incroyable. Les Peuls sédentarisés y élevaient leurs troupeaux de bœufs suivant les traditions ancestrales.

C'est depuis ces plateaux que Michel et son staff y avait entre autres organisé l'opération « *persil* » qui consistait à introduire dans le pays une grande quantité de faux billets de banque guinéen dans le but de noyauter l'économie. L'objectif consistait à déstabiliser Sékou Touré, à le rendre vulnérable, impopulaire et à faciliter ainsi la prise du pouvoir par l'opposition.

Au décès de Sékou Touré le 26 mars 1984 et à l'arrivé du Colonel Lansana Conté qui avait pris la tête du Comité Militaire de Redressement National s'annexant ainsi la présidence de la république, Michel n'avait eu que le temps de prendre son chapeau et

son passeport et de sauter dans le premier avion en partance.

Il avait quitté la Guinée avec regret, et nostalgie oblige, aujourd'hui il était heureux de retourner sur le théâtre des opérations qu'il avait vécues il y a une vingtaine d'années.

*

Au deuxième Knockendo 18 ans Xavier l'avait récupéré au salon VIP.

Le 4X4 Mercedes de l'ambassade se frayait habilement un chemin dans la cohue qui dévalait de l'aéroport vers le centre-ville.

Un peu plus de trente minutes plus tard ils arrivaient à l'hôtel Palm à Camayenne ou Xavier lui avait retenu une chambre. Il avait souhaité cet hôtel de façon stratégique puisqu'ayant à rencontrer des vieux amis à Dixxin1.

Xavier l'avait informé que M. L'Ambassadeur l'attendait le lendemain à 10h30.

En Afrique de l'ouest la nuit tombait plus tôt qu'en Europe, toutefois après la prise de possession de sa chambre Michel avait ressenti le besoin de plonger depuis la plage en accès direct avec l'hôtel.

Ensuite il se dirigeât vers le restaurant comptant bien y déguster une langouste qui était la fierté des pécheurs qui les vendaient à la criée au marché de Bolobinet.

*

A 10h30 précise Michel se présentait Avenue du commerce à Kaloum devant la guérite sécurisée de l'Ambassade de France.

Le planton était prévenu de son arrivée et un sbire l'attendait pour le conduire dans les appartements privés de l'Ambassadeur.

Informé du passé de Michel, Ce dernier avait été charmant. Devant un petit déjeuner copieux il s'était renseigné sur les objectifs de ce dernier et lorsque Michel lui avait déclaré

qu'il envisageait d'investir dans le business local, son œil avait légèrement pétillé.

Il l'avait assuré de la coopération de l'AFD Agence Française de Développement, ainsi que de tous les services de l'Ambassade et du Consulat. Il comptait d'ailleurs lui faire rencontrer le Consul Général, absent pour cause de visite en brousse.

Toutefois en ressortant de cet entretien Michel avait ressenti comme un léger malaise, aucune piste sérieuse n'ayant été abordée. L'entretien avait été courtois mais il avait le sentiment que s'il n'avait besoin de rien, il suffisait de s'adresser aux services de l'Ambassade et du Consulat.

Quelques idées avaient été émises, comme l'installation de portiques de lavage de voiture, La création d'un réseau d'agences immobilières ou de sociétés de transports de marchandises, mais Michel intuitivement, sans business plan sentait bien que soit les retours sur investissements seraient aléatoires et longs, soit il fallait un réseau très solide qu'il n'avait plus.

C’est en discutant avec le chauffeur de taxi qui l’amenait à Dixinn1 pour y rencontrer sa vieille amie Aîssata que les meilleures idées avaient été émises par ce dernier.

D’abord l’idée de préparation de jus de fruits et boissons sucrées.

Il lui avait aussi parler de la vente de confitures.
Michel se promettait d’aborder ces deux vecteurs avec Aïssata.

*

La concession était immense entièrement close et toute la famille sur plusieurs générations vivait dans ce périmètre, créant ainsi une sorte de mini-lotissement.

C’est le Papa, Alpha qui l’avait bâti. Michel l’avait bien connu lorsqu’il était Ambassadeur en Siéra Léon et que lui-même y intervenait avec ses hommes.

Les luttes entre ethnies, l'instabilité politique, la corruption, les guerres civiles avaient mis à terre ce petit pays pourtant riche de ses gisements diamantifères.

Michel avait été triste d'apprendre le décès de cet homme dont il gardait un souvenir de droiture et d'intégrité rare à ce poste.

Bien entendu Aïssata avait pris des années, mais les affres du temps ne l'avaient pas marqué, elle avait toujours ce beau visage noble et altier qui l'avait charmé à l'époque.

C'était une femme intelligente, instruite car elle avait pu faire des études supérieures en Belgique et occupait maintenant un poste à responsabilité dans la plus grande société d'assurances de Conakry.

Elle ne s'était jamais mariée, sans explication et Michel n'avait pas insisté, craignant de ranimer de vieux souvenirs.

Il avait passé le reste de la journée à faire la tournée de la famille avec Aîssata qui était fière d'accueillir ce que certains, qui l'avaient

connu du temps de ses activités occultes, considéraient comme un héros.

Le soir tout ce beau monde s'était réuni sous une case et ils avaient mangé le traditionnel riz au gras. La soirée emprunte de souvenirs nostalgiques s'était terminée fort tard et Michel avait eu du mal à les quitter pour rejoindre son hôtel.

Quelques un ayant même parus vexés qu'il n'ait pas accepté l'hospitalité qu'Aïssata lui avait offert. Il avait dû promettre de revenir le lendemain.

Dans le taxi du retour Michel comprenait qu'il était contaminé par l'Afrique et se rendait bien compte qu'en les connaissant, ces gens avec des valeurs simples et bienfaisantes détenaient ce que certains appelaient « la Vérité »

Pourquoi aller chercher si loin, dans des vieux grimoires, dans des bouquins de philosophie et autres médias anthropophages et lobotomiseurs ce qui était si clair.

La bonté engendrait la bonté, la bienfaisance engendrait la bienfaisance, l'amour de son prochain était la clé de voute de la réussite sociale et personnelle.

Il avait fallu des années de guerre et de répression pour qu'enfin Michel s'en rendre compte et surtout l'accepte.

Ce soir il était heureux.

*

Aïssata et Michel était au Damier le célèbre restaurant-pâtisserie de luxe situé en face du marché du Niger à Kaloun. Ils attendaient l'arrivée d'André Chapron le propriétaire avec lequel Michel avait des liens depuis de nombreuses années, en fait du temps de leur initiation commune en région lyonnaise.

Le fameux brunch sucré-salé du samedi leur permettait d'attendre sans impatience et ainsi de converser utilement sur un éventuel avenir des affaires de Michel dans la capitale.

André qui venait d'arriver s'était joint à eux.

Michel pensait en son for intérieur que le pauvre avait pris un sacré coup de vieux, mais ce dernier en avait peut-être autant à son service. Mieux valait ne pas aborder le sujet.

Michel leur faisait le point de sa visite à l'ambassade et son récit ne sembla pas surprendre André qui connaissait bien l'immobilisme des diplomates successifs s'étant succédés dans la fonction. Conakry n'était pas un poste prestigieux et seule une certaine léthargie accompagnée d'une parfaite connaissance de la valeur gustative des Whiskies Ecossais, et Irlandais leur permettait de se maintenir au poste.

Le projet confiture avait particulièrement intéressé André.

En effet avec un investissement de stockage modéré il suffisait d'établir une synergie entre les producteurs agricoles et les femmes du village. Lors des périodes de récolte des productions agricoles des fruits pourrissaient alors qu'ils pouvaient très facilement être transformés en vue de leur conservation pour une consommation future.

Il permettrait pour les uns de vendre le surplus de productions et aussi de lutter contre le chômage et la paupérisation des résidents en zones reculés.

Les guinéens étaient très friands de la confiture et le secteur était très peu exploité. Il existait d'énormes possibilités de business dans ce domaine.

Il y avait une grande pénurie de la logistique de stockage pourtant le secteur était particulièrement prometteur. Investir dans ce business en Guinée pouvait s'avérer être très rentable.

Pour se lancer dans la production de confiture en Guinée il serait nécessaire de s'équiper des matériaux suivants :

Couteaux – Marmottes – Gazinières-Stérilisateurs - Bocaux en verre.

Il faudrait aussi déposer un label qui sécuriserait l'inconscient collectif des acheteurs potentiels, du type des confitures « Bonne Maman » en France
Après avoir transformé les fruits en confitures, la vente pouvait se faire directement auprès des commerçants et notamment par le biais du dépôt-vente. L'avantage avec les confitures était la longévité du produit à condition de respecter les conditions de conservation.

Le brunch avait été copieux, Michel et Aïssata quittaient André sur la promesse de se revoir rapidement.

De retour à l'hôtel Michel commença un business plan précis, essayant de ne rien oublier, bien sûr il y avait des éléments qu'il ne trouverait qu'en France, mais l'idée lui plaisait et il envisageait de donner la gérance de cette affaite à Aïssata qui prenait sa retraite à la fin de l'année.

La famille d'Aïssata avait accepté qu'ils installent leur boutique sur la concession. Il y avait justement un petit terrain libre qui donnerait sur l'Avenue en détruisant une

dizaine de mètres linéaires du mur d'enceinte faisant écran.

L'affaire avait été rondement mené. En quelques semaines la boutique dont Michel avait établi les plans sortait de terre, parfaitement isolée de la chaleur grâce à des matériaux adaptés et une orientation qui favorisait la ventilation. C'est ce qui était utilisé dans les anciennes maisons coloniales qui n'avaient jamais eu besoin de climatiseur.

Ils avaient opté pour que la partie fabrication soit visible de l'extérieure de façon à ce que les chalands et les clients potentiels puissent visualiser cette étape importante. Ils pensaient que dans l'inconscient collectif cela sécuriserait la clientèle en termes de respect des normes d'hygiène. En effet Michel avait fait venir le matériel de France pour que tout soit en inox, ou soit des plans de travail en béton carrelé de façon à ce que le nettoyage soit au top. Le personnel serait en blouse blanche et charlotte. L'éclairage aussi avait été étudié de façon à ce qu'il flatte l'endroit.

Les accords avaient été pris avec les villageoises de Guinée maritimes, Kindia, Coyah, Dubréka, haut lieu de récolte de la mangue qui se trouvait être le plus proche de Conakry.

Les recettes avaient été obtenues par relation auprès de célèbres confituriers français.

Ils démarraient avec trois produits. La confiture de mangue traditionnelle, sa douceur plairait certainement aux enfants, la confiture de mangue citron vert qui donnait ainsi une petite pointe d'acidité et surtout celle pour laquelle ils espéraient un impact important après des Messieurs, la confiture de mangue, rhum et gingembre. Même si la population était majoritairement musulmane, Michel savait que les hommes d'une certaine culture consommaient de l'alcool. De plus le gingembre avait la réputation d'avoir des vertus légèrement aphrodisiaques. Ce produit devait marcher.

Mais sa deuxième idée était d'utiliser tout dans la mangue. Il avait appris par un ami

chimiste qu'il était possible de fabriquer du beurre de mangue cosmétique à bas prix. Il suffisait de récupérer les noyaux des fruits destinés à la confiture, de compléter si de besoin avec des fruits abandonnés par centaines de milliers sous les arbres, car trop mures pour être commercialisés, et grâce à cette base gratuite avec quelques adjuvants aditifs une bonne méthode de fabrication il pouvait amener des petits pots à des prix compétitif tout en générant un profit de bonne tenue.

Une Ivoirienne avait démarré ce commerce à Abidjan et était en train de faire fortune, il fallait lui couper l'herbe sous le pied et rapidement.

Grâce à un partenariat avec une école de commerce Michel avait recruté des étudiants qui seraient charger de commercialiser les produits auprès des boutiques dites « de luxe » ainsi qu'après des hôtels sous forme de petits pots portion.

Pour les boutiques il avait mis en place un système de dépôt-vente qui sécurisait le

commerçant tout en lui évitant les investissements de première mise. Il serait toujours temps de changer ce mode de commercialisation si le succès escompté était eu rendez-vous.

Le produit s'appellerait : La « ***confiture d'Antan »***, avec en sous-titre « comme bonne maman ». Allusion aux souvenirs de jeunesse.

Le beurre de mangue « ***Beauté-belle*** » il fallait flatter la gent féminine

*

Le samedi à 17h00, la Presse, la TV, les autorités locales, la famille, les amis, quelques clients potentiels ainsi que certains directeurs d'hôtel, le Consul Général de France et même le ministre de l'agriculture et de l'agroalimentaire s'étaient déplacés pour l'inauguration des locaux.

Aïssata en costume local indigo était omniprésente et tout ce beau monde dégustait les confitures d'Antan avec force jus de Goyave, orange et autres fruits de la passion, même si certains dont Michel et le Consul s'étaient rabattus sur un Glenlivet 12 ans d'âge.

L'affaire semblait lancer et Michel estimait un retour sur investissement à deux ans.

Toutefois il sentait qu'il ne resterait pas éternellement dans son rôle d'épicier de luxe et envisageait déjà de repartir à l'aventure sous quelques mois.

*

Pendant le cours voyage Michel avait fait le point de son expérience Guinéenne.

Avant de partir il avait régularisé les papiers nécessaires pour nommer Aïssata Gérante

officielle des « Confitures d'Antan » et beurre « Beauté-Belle »

L'affaire s'était vraiment bien développée et ils avaient élargi la gamme de produit à des confiture comme celles de goyave et des fruits de la passion.

La publicité tournait en boucle à la TV et il avait fallu muscler la production et la distribution.

Il reviendrait de temps en temps à Conakry restant actionnaire de l'affaire.

*

L’avion se posa en douceur sur le tarmac de l’aéroport de Bamako-Sénou.

Le climat n’était pas le même qu’à Conakry et la chaleur avoisinait les 30 degrés, en janvier c’était encore acceptable, mais de mars à juin il était courant d’atteindre des températures oscillantes entre 40 et 45 degrés, surtout à la frontière du Sénégal vers Kayes.

Le taxi l’avait déposé devant l’hôtel Mandé, qui appartenait à son vieil ami Salif Keïta une icône du football international.

Premier vainqueur du Ballon d'or africain en 1970, il avait commencé sa carrière à l'AS Real Bamako avec lequel il avait remporté trois fois la Coupe du Mali.

Puis à 23 ans Il avait rejoint l'AS Saint-Étienne. Là il avait gagné trois titres de champion de France ainsi qu'une Coupe de France.

Il avait joué ensuite à l'Olympique de Marseille, au Valence CF puis au Sporting Club du Portugal où il avait remporté une Coupe du Portugal pour enfin terminer sa carrière aux États-Unis aux New England Tea Men.

Michel adorait cet hôtel planté au bord du fleuve Niger. De son restaurant sur pilotis on pouvait apercevoir en contrebas des pêcheurs de capitaines qui relevaient leurs filets pendant que des groupes de femmes savonnaient des boubous sur des rochers élimés.

Hôtel Mandé sur le Niger

Le restaurant terrasse sur pilotis

Le capitaine, ce gros poisson à chair ferme se préparait en filet de différentes façons. Mais c'était poêlé panné avec des bananes fruits que Michel le préférait.

Michel attendait « Domingo » surnom de Salif devant un gin tonic bien frais. Ce lieu était une bulle de silence qui contrastait avec l'agitation de la capitale poussiéreuse rythmée par les allées et venues des Sotromas, les taxis-brousse, des mini-bus de couleur verte dans lesquels s'entassaient les Bamakois aux heures de pointe.

Lorsque Salif arriva, Michel comprit la raison pour laquelle à Saint Etienne il avait été surnommé la panthère noire. De cet homme se dégageait une félinité animale.

Bien entendu depuis Saint Etienne Salif avait pris quelques années, mais il conservait une belle prestance dans son costume de lin beige clair. Ses traits n'avaient pas bougé.

Les deux hommes s'embrassèrent chaleureusement. Ils étaient heureux de se retrouver après tout ce temps.

Salif était maintenant un retraité de la sphère football à laquelle il avait tant donné, mais qui le lui avait bien rendu.

A ce jour il s'occupait de son centre de formation de footballeurs professionnels du Mali qui avait déjà formé quelques gosses devenus célèbres comme Mamadou Diarra.

Tout, ou presque tout ce qu'il engageait lui réussissait, il faut reconnaître que Salif était devenu un intellectuel, il avait profité de ces périples internationaux pour passer une capacité en droit en France et devenir Bachelor Suffolk University de Boston après avoir été employé dans le secteur markéting d'une grosse banque américaine pendant quatre années.

Michel savait que si un homme pouvait le conseiller en termes d'investissements au Mali, Salif était cet homme. Leur amitié ne

datait pas d'hier et Salif avait toujours été impressionné par la carrière de mercenaire de Michel.

*

Ce matin Michel avait rendez-vous avec un autre Salif Keïta, un seigneur de la musique, un Prince, il est vrai que les Keïta sont des princes. Lui c'était le Prince des « griots »

Les « griots » sont ce que nous appellerions en France des « bardes ». A travers leurs chants, accompagnés de la célèbre « kora » Ils sont les dépositaires de la tradition orale.

On les retrouve dans les mariages, où ils chantent les louanges des mariés ainsi que dans les restaurants chics.

Michel se souvenait d'un diner avec des amis au « citrons vert » à Dakar ou le « griot patenté » par le restaurant lui avait bassiné les oreilles en « wolof » pendant tout le repas. Il avait eu beau lui glisser des billets entre les cordes de sa kora pour tenter de l'éloigner, l'autre prenant ce geste pour une invitation à continuer, récitait à n'en plus finir

sa litanie ponctuée de son prénom, Il n'avait dû son salut qu'à l'intervention d'un ami du groupe qui était intervenu pour éloigner l'artiste.

Michel attendait Salif devant un café croisant au Relax, lieu stratégique au bord de la route traversant Bamako de part en part, fréquenté par la crème de la société civile et politique. Il n'était pas rare d'y croiser de hauts fonctionnaires espérant saluer un ministre en vue.

Mais pour les lèves tôt c'était l'ouverture à 6h00 qui était intéressante. En effet à cette heure matinale le « Relax » était le terrain de chasse privilégié des dragueurs à l'affût des « mangalanies » sorties des boites sans matou et venues prendre un petit déjeuner reconstituant après une nuit de danses endiablées. Mais il fallait se lever tôt pour être certains d'apercevoir le gibier.

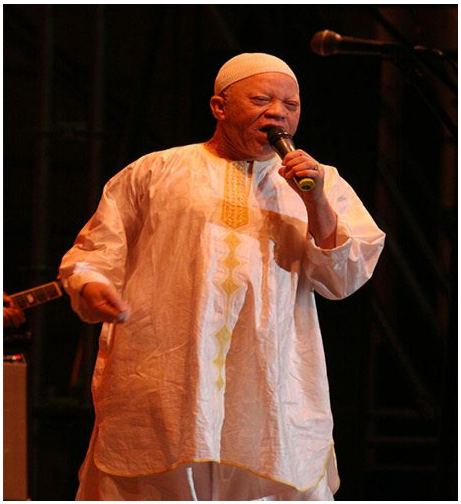
A dix heure la voiture de Salif se garait devant le bistro.

Lorsqu'il n'était pas en représentation aux quatre coins du monde, Salif partageait sa vie entre Bamako où il avait créé un studio d'enregistrement et Montreuil en banlieue parisienne où il s'occupait de sa fille Nanténin, atteinte elle aussi d'albinisme, qui deviendra championne du monde du 400 mètres malvoyant et médaille de bronze olympique.

Salif était certainement plus fier de la réussite de sa fille que de sa propre carrière.

Il avait galéré pour réussir. Il était né albinos dans le village de Djoliba en aval du fleuve Niger. Rejeté par sa famille à cause de cette particularité qui définissait que les albinos

portaient malheur à la communauté, très jeune il avait intégré le « Rail band de Bamako » qui se produisait au buffet-hôtel de la Gare. C'est là qu'il commença à obtenir ces premiers grands succès avec son répertoire composés d'air traditionnels interprétés de façon moderne.



Ensuite Il avait voyagé à Abidjan en Côte d'Ivoire et aux Etats Unis. Puis il s'était installé en France et avait collaboré avec les plus grands : Manu Di Bango, Youssou N'Dour. En 1997 il avait sorti un album « sosie » composé des titres d'auteurs tels que Maxime Le Forestier, Michel Berger,

Jacques Higelin, Serge Gainsbourg. Il s'accompagnait à la Kora et au Balafon. Ce fut un succès énorme qui le propulsa au pinacle de la musique.

*

Michel avait dû raconter successivement à ses deux amis les dernières années de sa vie, ceux-là l'ayant connu en tant que « chien de guerre » et non pas en tant qu'homme d'affaires amandé. Ils avaient été particulièrement intéressés par le concept confiture d'Antan et cosmétique beurre de mangue. Ils se demandaient l'un et l'autre s'il n'y avait pas une opportunité dans ce sens au Mali.

Ils étaient convenus de se revoir ensemble, les deux Keïta se connaissant bien.

Au Mali il existe des stratifications sociales, des castes dont les « Horons » les nobles sont au sommet. Ce sont les hommes libres, une trentaine de familles dont les Kéïta sont la clé de voute, viennent ensuite les Diallos,

les Diarras, les Sidibés, les Cissés, les Sissokos, les Tourés, etc.

Vient ensuite la caste des Griots, des Forgerons, des artisans, des Garankés et enfin les Djons, c'est-à-dire les serviteurs.

Ces castes sont présentes dans presque toute l'Afrique de l'ouest, le Sénégal, la Guinée, le Burkina Fasso le Bénin et résultent des descendances de l'Empire du Mali dont le premier roi était Soundiata Keïta.

Même à ce jour les divisions sociales perdurent dans les mentalités et par exemple une Keïta verra son idylle brisée si elle est amoureuse d'un Kouyaté qui est un descendant des griots.

Ce soir Michel dinait avec Jean Louis un lieutenant-colonel officiellement responsable du service du chiffre à l'ambassade de France.

Ils s'étaient rencontrés à Perpignan quelques années auparavant alors qu'il effectuait un stage service action au centre parachutiste

d’instruction spécialisé qui formait les agents destinés à opérer en zone de crise. Jean Louis avait été son instructeur et le courant était passé entre les deux hommes de guerre.

Aujourd’hui, de fait il était les grandes oreilles de l’Ambassade. L’antenne parabolique d’écoute satellitaire de trois mètres de diamètres permettait d’espionner toutes les conversations des Djihadistes installés avec les Touaregs au nord du Mali et qui d’après lui n’attendaient qu’un soutien logistique qu’ils auraient bientôt pour jeter une chape de plomb intégriste sur le Mali, le Burkina Fasso et progressivement sur toute la zone subsaharienne. Ils s’approprieraient ainsi la route de la drogue, qui permettait l’achat des armes nécessaires à leur croisade.

En conséquence Jean Louis lui conseillait d’abandonner son projet confiture et même de ne pas trop trainer dans le secteur sachant qu’il faudrait que la France intervienne sous peu en soutien militaire.

Michel avait raccroché et ne se sentait plus l'âme du baroudeur qu'il avait été quelques années plus tôt, même si intuitivement il sentait bien qu'il devait y avoir quelques mercenaires de la république qui devaient trainer leurs guêtres dans la capitale malienne.

Sans donner ses sources il informa tout de même ses deux amis du danger qui rodait, lesquels quoique sceptiques car apparemment en ville tout semblait calme, allaient tout de même mettre en place des vecteurs de protections de leurs intérêts. Ils avaient suffisamment de relations à l'étranger pour le faire.

Ne pouvant dupliquer son modèle « confiture d'Antan » Michel avait trainer quelques jours en pèlerinage dans des endroits qu'il avait bien connus. Il avait revu son vieil ami Vieux N'Diaye qui avait fait une belle carrière politique et ils avaient un peu trainer dans les « maquis » ces bars souvent interlopes de la ville.

Ils avaient diné chez Didier au Savana, route Kolikoro. Et aussi au Paysan noir situé aussi sur cette route à une dizaine de kilomètres après la sortie de la ville.

Ce n'était pas un restaurant à proprement parlé, mais plutôt un lieu de rendez-vous pour les days-uses low-cost de l'après-midi. Par contre le patron avait été chef au Novotel de Dakar et cuisinait certainement les meilleurs filets de capitaine du pays.

Il avait aussi diné chez Bintou la copine d'un expat qui avait monté un restaurant-chambre d'hôte. Il lui semblait qu'elle galérait la pauvre, pas d'étude de marché sérieuse, un mauvais emplacement, un produit non adapté. Pourtant elle cuisinait superbement bien, mais le produit n'est pas tout, s'il n'est pas mis en valeur.

Il était aussi retourné à la « cité Farako » sur la route de Kati ou il avait occupé une petite maison.

Rien n'avait changé, les manguiers qui pullulaient avaient simplement pris du volume, la cascade était toujours là. Sa

maison était relativement décrépie. Les maliens n'entretiennent ni leurs voitures, ni leur immobilier.

Il était temps qu'il prenne une décision.

*

L’avion venait d’atterrir sur le tarmac de l’aéroport Houphouët Boigny d’Abidjan. François l’attendait en bas de l’avion.

Michel était heureux de le retrouver, après quinze ans, quinze ans déjà. François tenait une brasserie auvergnate renommée rue Berthe en centre-ville qu’il avait pas mal fréquenté.

En effet on y servait certainement depuis toujours les meilleures andouillettes pommes frites maison de toute l’Afrique de l’ouest. Il est vrai que ce met était assez rare chez les musulmans.

Michel avait sympathisé avec lui à l’époque où embauché par le Président Laurent Gbagbo il avait vécu avec 37 autres mercenaires une aventure qui avait bien failli lui coûter la vie. Sous le commandement direct de la présidence ils étaient chargés de « l’encadrement d’une compagnie de 105 hommes » pour palier l’extrême faiblesse de son armée.

Un certain Malacrino ancien caporal-chef de la légion étrangère qu’il avait connu chez Dob

Denard s'était autoproclamé commandant sous le pseudonyme de « Marquez » et avait pris la tête de cette escouade.

Michel ne pouvait pas l'encadrer, considérant que son inexpérience n'avait d'égale que sa suffisance.

Les hommes devaient former une colonne mobile avec des Ivoiriens pour mener des raids chez les rebelles mais Marquez avait été complètement dépassé par l'ampleur des opérations sur le terrain. En décembre, c'est au cours d'un accrochage, que la colonne qui progressait à bord de leurs véhicules avait été attaquée à l'arme lourde. Michel et six autres hommes avaient été blessé, l'un d'entre eux avait perdu la vie et un autre avait été criblé d'éclats d'obus.

Ils n'avaient dû leur salut qu'à l'intervention de mercenaires sud-africains équipés de mortier.

Ce fameux commandant n'avait pas été suffisamment clairvoyant pour évaluer la situation et la violence de l'affrontement l'avait dépassé.

Leur échec militaire contre les rebelles avait sérieusement « déçu » Laurent Gbagbo. Le président ivoirien ne s'était donc pas fait prier longtemps pour accéder à la requête de Paris de mettre fin aux activités des mercenaires.

Le président avait fait d'une pierre deux coups. En redéployant les français et en les affectant à de simples missions de protection, il satisfaisait Paris et se débarrassait d'employés qu'il avait jugé incompétents.

Après une semaine d'hôpital Michel avait quitté le groupe et s'était rétabli en passant plus de deux mois de convalescence dans la capitale ivoirienne, dont il était tombé amoureux.

Michel avait demandé à François de lui réserver une chambre au Griffon un petit hôtel de charme de 11 chambres-bungalows à Cocody sur le plateau. Il y avait séjourné pendant sa convalescence et là aussi s'était lié d'amitié avec Laurent le patron.

Le restaurant « le champagne » s'était avéré être de qualité.

Cocody est une commune résidentielle du département d'Abidjan située dans Abidjan nord. Elle était connue pour la qualité de ses habitants et l'architecture de ses maisons. Nombres d'entre elles avaient été construites dans le style « colonial ». Les classes les plus aisées de la société ivoirienne, autant que la plupart des expatriés et des diplomates en avaient fait leur lieu de résidence de prédilection.

C'est devant un superbe plateau de fruits de mer que Laurent et François accompagnaient Michel.

L’ayant connu pendant sa période « chien de guerre » Ils avaient passé la soirée à l’interroger sur sa carrière. Michel avait dû raconter, mais avait aussi préciser que tout cela était derrière lui et que maintenant, il se contentait de faire des affaires. Levallois, Conakry et justement il cherchait une opportunité d’investissement modéré et de bon rapport sur la région.

A cette annonce Il avait senti une légère hésitation chez ses amis. Peut-être craignaient-ils qu’il s’installe en tant que concurrent. Michel les rassura immédiatement ne se sentant pas la fibre hôtelière ou restauratrice.

En fait ce n’était pas cela que craignaient Laurent et François, mais ils insistèrent sur le fait que la Côte d’Ivoire était en pleine crise politique à la suite du second tour des élections présidentielles entachées de fraudes présumées.

En effet Laurent Gbagbo avec seulement 46% refusait de reconnaître la victoire d’Alassane Ouattara qui collectait 54 % des voix, et ceci bien que le taux de participation ait été particulièrement élevé avec 81 %.

S’en étaient suivis des affrontements opposant le "Commando Invisible", commandé par Ibrahim Coulibaly dit "IB", aux troupes loyales à Laurent Gbagbo. Ces affrontements avaient eu lieu principalement à Abobo, un quartier ayant majoritairement voté pour Ouattara durant l'élection présidentielle. Mais des affrontements avaient aussi lieu à Adjamé, au nord d'Abidjan, à Yopougon, à Koumassi ou à Treichville. La Mission de l'ONU en Côte d'Ivoire (ONUCI) accusait les partisans de Laurent Gbagbo d'avoir tiré sur des civils, faisant une dizaine de morts à Abobo.

Ils étaient en pleine guerre civile. Abidjan était totalement encerclée par les forces pro-Ouattara. Une grande partie des troupes de l'armée, de la gendarmerie et de la police avait abandonné leurs postes. Ouattara avait mis en vigueur un couvre-feu. Des vandales armés menaçaient les étrangers. La force Licorne tentait de regrouper et d’exfiltrer les Français et les Libanais.

Même l’ambassade France avait été attaqué et trois gendarmes avaient été blessés.

Le directeur du Novotel Stéphane Frantz Di Rippel venait d'être enlevé ainsi que trois autres personnes par des miliciens armés et des éléments de la garde républicaine de l'ex-président Laurent Gbagbo. Ils avaient été torturés et lâchement assassinés, on avait retrouvé le corps du Directeur du Novotel, dans la lagune, affreusement mutilé.

Michel qui avait raccroché ne se sentait plus l'âme guerrière. Il comprenait que ce n'était pas le moment d'avoir des velléités de business en cette période.

Il avait passé une petite semaine avec ses amis sans trop sortir en regrettant cet état de fait.

*

Michel n'avait eu un aperçu du Benin et de Cotonou sa capitale économique que par l'expérience qu'il avait vécue en janvier 1977 avec Bob Denard. Expérience qui avait été un désastre.

« L'Opération crevette » contre le président marxiste-léniniste Mathieu Kérékou avait tourné court.

Le 16 janvier vers 7h00 le Groupe Denard ainsi qu'une centaine de mercenaires africains armés jusqu'aux dents bondissaient d'un vieux DC-7 aux moteurs encore vrombissant et déchargeaient de mystérieuses caisses.

Très vite les premiers coups de feu retentissaient. Pendant trois heures l'armée béninoise les avait canardés.

A la tête du groupe, Bob les avait positionnés sur les points névralgiques du pouvoir : Le camp militaire Ghézo, situé en plein centre de Cotonou et à proximité de l'aéroport, et le palais de la Marina, résidence présidentielle de Mathieu Kérékou.

Malgré leur expertise militaire, ils avaient rapidement été confronté non seulement à l'armée béninoise mais surtout à des éléments nord-coréens présents en vertu d'accords de coopération entre républiques socialistes

Alors qu'avec une des escouades ils se dirigeaient vers la ville, les premiers affrontements sérieux avaient eu lieu sur le tarmac de l'aéroport.

Toujours est-il que le Président et ses partisans faisaient passer en boucle le message suivant à la radio :

« *Ainsi donc, un groupe de mercenaires à la solde de l'impérialisme international aux abois, a déclenché depuis ce matin à l'aube une agression armée contre le peuple béninois héroïque et sa révolution démocratique et populaire en attaquant la ville de Cotonou. En conséquence chaque militante et militant de la révolution béninoise où qu'il se trouve doit se considérer et se comporter comme un soldat au front engagé*

dans un combat sacré pour sauver la Patrie en danger »

En fait au début, les rues de Cotonou étaient restées vides, mais des combats sporadiques entre leur groupe et l'armée béninoise avaient commencé à prendre forme çà et là. En dépit de leur supériorité militaire et des pertes infligées à l'armée béninoise Bob avait décidé d'entamer un repli stratégique vers l'aéroport.

La situation était alors devenue intenable et à dix heures ils remontaient dans le DC-7 dont les hélices n'avaient pas cessé de tourner.

Ils se dirigeaient vers Franceville au Gabon ou Bob se savait en sécurité, laissant malheureusement une dizaine de mercenaires blessés.

Dans la précipitation ils avaient aussi laissé des armes de fabrication française sur le tarmac, et surtout une caisse contenant des renseignements qui allaient se révélés être précieux pour Kérékou. Certains d'entre eux trahissaient l'identité des pays qui avaient commandité le putsch, notamment le Gabon,

inquiet de l'installation d'un régime idéologique marxiste-léniniste dans la région, et le roi Hassan II n'ayant pas digéré la récente reconnaissance du Polisario par Kérékou.

Mais surtout planait l'ombre de la France et du SDECE (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage).

Du côté béninois c'était l'ancien président Emile Derlin-Zinsou qui bien évidemment était accusé par le pouvoir d'avoir commandité la tentative de putsch.

Il n'empêche qu'un mois plus tard, le 16 février Mathieu Kérékou accueillait la mission d'enquête de l'ONU.

Le rapport s'avéra accablant pour le Gabon, le Maroc et le Togo.

Les mercenaires se seraient entrainés à Ben Guerir au Maroc avant d'être convoyés vers le Gabon afin de changer d'avion pour Cotonou. Une opération terrestre franco-togolaise aurait suivi en cas de succès.

Bob Denard méritait bien son surnom de « *corsaire de la république* » même si cette dernière, bonne mère, l'avait très souvent désavouée.

Michel s'était toujours juré de revenir dans ce pays dont il n'avait connu que les affres des combats.

Le Bénin, ancienne colonie française du Dahomey, est un petit pays d'environ 12 millions d'habitants enclavé entre l'immense Nigeria, première puissance économique de l'Afrique, et le Togo. Le Bénin, même s'il continue à souffrir de la pauvreté en raison de la forte croissance de sa démographie, est resté un exemple en matière de pluralisme, de vitalité du débat public et de paix civile.

Jusqu'à l'arrivée de Michel, Le Bénin pouvait être considéré comme un îlot de stabilité en Afrique de l'Ouest, une région où opèrent de nombreux groupes djihadistes liés à al-Qaida et l'État islamique. Mais le chaos qui commençait à s'installer au Mali commençait à se propager au Burkina Faso, qui est

confronté à une multiplication des attaques djihadistes sur son territoire. La Pendjari, près de la frontière avec le Burkina était à plus de douze heures de route de la capitale économique Cotonou, et faisait partie des derniers sanctuaires de la vie sauvage en Afrique de l'Ouest. Selon des sources sécuritaires, le nord des pays côtiers de l'Afrique de l'Ouest, comme le Togo et le Bénin, étaient devenus vulnérables face à la stratégie d'expansion et de multiplication des fronts adoptée par les groupes armés.

Thomas Bony Yayi le président du Benin était un personnage surprenant. De confession musulmane à la base, il était devenu chrétien évangélique puis Pasteur dans une assemblée de Dieu à Cotonou. Après un doctorat en sciences économiques passé à Paris, avant d'entrer en politique il avait fait toute sa carrière dans le domaine bancaire.

Force était de reconnaitre que son premier mandat à la tête de la présidence béninoise avait été marqué par une plus grande place laissée à la société civile, à la jeunesse et notamment aux femmes à travers les

microcrédits, la gratuité de la césarienne, et la gratuité de la scolarité chez les filles.

Michel avait posé ses valises à l'hôtel du Lac situé au bord de la lagune appelée aussi le lac Nakoué, près de l'ancien pont qui reliait, les deux rives de la lagune, notamment le port, à l'ouest, et la zone industrielle proche de l'ancien village d'Akpakpa, à l'est. Des centaines de cyclistes et de piétons le traversaient chaque jour.

L'emplacement lui permettait d'avoir une vue panoramique sur l'océan Atlantique et une partie de la ville de Cotonou. L'hôtel disposait d'une grande terrasse très fréquentée le soir pour le dîner, ainsi que d'une piscine olympique. Les chambres étaient assez grandes et il avait pu en obtenir une qui donnait directement sur l'eau lui permettant ainsi d'avoir une vue directe sur les vendeuses de poissons qui de leurs pirogues venaient proposer leurs marchandises le soir à la criée.

De plus l'hôtel était à une encablure de la Préfecture et du quartier Saint Michel dans

lequel se situait le marché Dantopka qui avec plus de 15 000 boutiques était considéré comme étant le plus grand marché à ciel ouvert de l'Afrique de l'Ouest. Il était organisé en zones, et Les grossistes de vivriers côtoyaient les vendeurs de produits de l'artisanat local et des matériaux de construction en gros et au détail.

Il avait loué un 4X4 Toyota land cruiser auquel, il était habitué et qu'il savait efficace aussi bien sur routes que sur les pistes souvent boueuses à cette époque de l'année.

Il ne connaissait personne, mais avait une recommandation d'un ami commun pour un certain Georges Colaire, ingénieur agronome-nutritionniste.

*

En attendant Georges, Michel, reposé et confortablement installé sur la terrasse de l'hôtel, laissait ses yeux vagabonder sur la lagune en sirotant son knockando préféré.

Michel savait depuis longtemps que les êtres dégageaient tous une énergie. Les

physiciens quantiques commençaient à admettre cette thèse. Depuis quelques années sans qu'il s'y soit entrainé il avait constaté que dans certain cas il pouvait visualiser l'aura émise par des individus.

Lorsque Georges arriva il lui sembla qu'il rayonnait d'une brume de lumière, une sorte de kaléidoscope de couleurs allant jusqu'au rouge violet en extérieur. Malgré une corpulence plus que respectable il se déplaçait avec la souplesse d'un félin. Il devait être à peu près du même âge que Michel, mais il semblait à ce dernier que le temps ne l'avait pas marqué. Il dégageait une sorte de noblesse, d'altruisme, de bonté naturelle.

Les présentations rapidement faites les deux hommes avaient échangé comme s'ils s'étaient toujours connus. Le plateau de fruits de mer et le muscadet avaient aidé à la conversation, mais une certaine complicité s'était aussi nouée entre eux.

Michel avait appris que le secteur de l'agro-alimentaire était balbutiant et que les

richesses naturelles n'étaient pas exploitées faute d'une véritable politique de développement de la part du gouvernement.

D'après Georges il y avait beaucoup à faire.

Ils s'étaient quittés vers minuit se donnant rendez-vous la semaine suivante afin de visiter une unité de production de jus de fruits, ananas, mangue et orange au sud du Benin pour laquelle Georges était consultant.

Plus tard ils iraient aussi à Kpomassé au sud-est du pays pour voir une usine de concentré de tomates.

Michel avait profité de cette semaine de farniente pour visiter un peu le pays.

Il était allé voir les villages vaudous autour du lac Ahémé, mais aussi à 40 km à l'ouest de Cotonou, sur la route du Togo, Ouidah ville-mémoire était un ancien centre d'embarquement des esclaves vers le Brésil et Haïti et un important centre religieux vaudou. On trouvait à Ouidah des dizaines de couvents de féticheurs et de petits temples, souvent très décorés. Mais aussi un bel

échantillonnage de quatre siècles d'architecture coloniale.

Deux millions d'esclaves furent déportés vers les Amériques au départ de ces deux cités portuaires, Lagos et Ouidah.

La mémoire de l'esclavage reposait sur un circuit mémoriel : la « Route de l'esclave » de Ouidah. Cet itinéraire, s'étirait du centre de la ville jusqu'à la côte. Il passait successivement par le Fort portugais, la Maison des esclaves, la place aux Enchères, l'Arbre de l'oubli, l'Arbre du Retour et la Porte du Non-Retour. Ces lieux mémoriels de l'esclavagisme recevaient des touristes internationaux non-Africains, venus du monde entier.

On pouvait y admirer les plus beaux temples Vaudou de l'Afrique. Un temple vaudou se compose d'une cour ou péristyle, accessible aux visiteurs, où se déroulent des cérémonies et des sacrifices, et d'un couvent en forme de petite hutte pointue, contenant l'autel et son « esprit », dont l'accès est interdit au public. Le temple des Pythons abrite quelques dizaines de pythons vivants,

ainsi qu'un cimetière pour ces reptiles. Nul n'a le droit de maltraiter ou de tuer ces serpents inoffensifs. Le Dangbé, python sacré, est libre de parcourir la ville, une fois par mois. Il contribue à la nettoyer des petits rongeurs ; il se nourrit aussi d'œufs. Les habitants ramènent au temple les reptiles égarés.

Temple vaudou

Il avait continué vers les cités lacustres des So-Tchanhoré et de Ganvié. L'histoire de Ganvié était surprenante : son fondateur, fuyant les enlèvements esclavagistes, arriva

au bord du lac Nokoué avec ses proches en 1717. Il usa de magie pour sonder toute l'étendue et trouva une portion de terre. Comme les siens ne possédaient pas les mêmes pouvoirs que lui, il se transforma en crocodile. Il put ainsi les amener sur la minuscule terre repérée et y fonda ce village dont la signification en langue « *fon* » est « communauté sauvée ». Depuis, le crocodile était vénéré par les habitants de Ganvié.

Une fois les premières habitations atteintes, on découvrait un village entièrement construit sur un cours d'eau. Toutes les activités se menaient sur l'eau, même le marché. Les denrées et les marchandises, quelle qu'elles soient, étaient exposées à même des barques. Les échanges s'effectuaient de barque à barque.

Il passa donc une semaine à découvrir ce magnifique pays encore empreint de traditions. A ce sujet, Il savait que lorsque les traditions se perdaient, on perdait la relation que l'humanité avait elle-même.

De retour à Cotonou il n'oubliait pas qu'à l'origine ce village n'était qu'un simple marché aux esclaves et que Cotonou signifiait *« l'embouchure du fleuve de la mort »*

La porte du non-retour

Le Bénin est de forme étirée entre le Niger au nord et la plaine côtière dans le sud, le relief de l'ensemble du pays est peu accidenté.

Le nord du pays est constitué de savanes et de petites montagnes semi-arides, telles que la chaîne de l'Atacora, qui se prolonge au Togo et au Ghana d'une part et au Niger d'autre part.

Le sud du pays est constitué d'une plaine côtière basse parsemée de marécages, lacs

et lagunes, notamment la basse vallée de l'Ouémé, la lagune de Porto-Novo et le lac Nokoué, une vaste zone humide de 91 600 ha.

La majeure partie de la population vit dans les plaines côtières méridionales. C'est là que les plus grandes villes du Bénin sont concentrées, notamment Porto-Novo, la capitale officielle, et Cotonou, la capitale économique et politique.

Depuis l'indépendance, le Bénin avait connu une histoire politique mouvementée. Les douze premières années avaient été marquées par une instabilité chronique, les anciennes élites coloniales, pour la plupart originaires du Sud, se disputèrent le pouvoir.

En six ans, on avait enregistré quatre coups d'État et régimes militaires, venant abréger d'éphémères périodes civiles.

En 1972 l'armée, sous la direction du capitaine Mathieu Kérékou, qui avait décidé de reprendre en main le gouvernement, avait destitué le Conseil présidentiel, et Mathieu Kérékou était devenu ainsi le nouveau chef de l'État dahoméen. Il avait été rapidement nommé commandant. Mais les militaires se

trouvaient désemparés, leur pouvoir était vide et c'est dans ce vide que s'étaient s'engouffrées les idées des jeunes militaires et des étudiants qui avaient vécu en France la période de mai 68.

Michel sans devenir mystique réfléchissait de plus en plus à la place de l'homme dans l'Univers, il pensait de plus en plus que l'infini consistait à se fondre dans l'énergie primordiale de la création, il pensait aussi que l'homme n'avait pas besoin de temple ni de philosophie compliquée. Depuis quelque temps il commençait à comprendre que notre cerveau et notre cœur étaient le temple de l'homme.

Il savait que si on comprenait la vie en regardant en arrière, on ne pouvait la vivre qu'en regardant en avant. Il avait bien changé depuis son époque mercenaire. Mais peut-être lui avait-elle été nécessaire pour évoluer.

C'était la raison pour laquelle aujourd'hui il percevait le vaudouisme comme étant

recevable, ce qu'il n'aurait pas imaginé il y a vingt ans.

Le vaudou étant né au Dahomey, ancien nom du Bénin et c'était une religion cosmique issue de l'animisme africain. Il désignait l'ensemble des Dieux et des forces invisibles, dont les hommes essayaient de se concilier la bienveillance.

Mais après tout n'en était-il pas de même avec les trois principales religions monothéistes ?

Ces religions inventées par l'homme pour se prémunir des affres de la mort, ce Dieu dont Michel disait que le jour où il le verrait il lui dirait de « *demander pardon aux hommes pour son absence »*.

Ce Dieu dont les hommes disaient qu'ils avaient été faits à son image, ce qui laissait entrevoir l'imperfection du bonhomme.

Ce Dieu dont un Rabin en mal de reconnaissance avait prétendu être le fils et qui depuis nous rabâchait les oreilles par réseaux sociaux, dont la bible, de sornettes

absolument inimaginables à mettre en œuvre pour gagner le Paradis. Comme le disait le cinéaste Woody Allen : « *Le Paradis, je ne sais où il ne se trouve ni jusqu'à quelle heure il est ouvert, mais lorsque j'irai, j'emmènerai tout de même des chaussettes et un slip de rechange.* »

*

Georges l'attendait devant la piscine de l'hôtel. Ils allaient visiter l'unité de transformation de fruit spécialisée dans le jus d'ananas en canette.

C'étaient des agriculteurs de la région d'Allada qui s'étaient constitués en

association et avaient créé une coopérative après l'effondrement du secteur béninois de l'ananas. La ville d'Allada était située au cœur du département de l'atlantique qui fournissait 97% de la production d'ananas du Benin.

Mais cette ville d'environ 90 000 habitants, d'une moyenne importance avait aussi une histoire : Elle était la capitale d'un royaume Fon appelé « Adanwssa » (le lieu de la colère, en langue fon). Allada étant le terme utilisé par les locaux pour dire « *passer dans l'au-delà* ».

Pendant le voyage assez court, d'un peu plus d'une heure, Georges lui avait raconté un peu d'histoire de la ville, il lui avait appris que le palais royal d'Adjahouto, le plus important site touristique d'Allada, était situé à 3 km de la ville d'Allada à Togoudo. Ce palais était clôturé en terre de barre. La terre de barre aussi appelée « banco » est de l'argile mélangé de l'eau et aussi de paille hachée en faible quantité. Elle est ensuite moulée en brique et séchée au soleil. On pense que son origine vient d'Egypte. Toujours est-il que ces

constructions maintiennent un état de fraîcheur très agréable dans les pays chaude.

Ce palais était donc le siège du royaume. Au mois de décembre, le Roi y organisait des cérémonies d'adoration aux mânes des ancêtres, au Dieu « Mawu » et aux vodouns. Ces cérémonies duraient 21 jours.

Mais il lui avait aussi appris que Toussaint Louverture, héros de l'indépendance d'Haïti avait été le fils d'un Prince d'Allada appelé Gahou Deguénon qui était un spécialiste en médecine traditionnelle africaine, amabloto (docteur herbe). La ville d'Allada lui avait d'ailleurs consacré un monument situé à la sortie nord de la ville, sur la place Toussaint-Louverture. Pour les Haïtiens, Allada était une Ville Sainte. Dans le vaudou haïtien jusqu'à aujourd'hui on chantait toujours un chant en mémoire de Toussaint Louverture.

En fin de journée ils se quittèrent sur un dernier verre à l'hôtel et se donnèrent rendez-vous pour la visite d'une unité de production de concentré de tomates le lendemain à Kpomassé au sud-est.

*

Après un copieux petit déjeuner pris en commun sur la terrasse de l'hôtel, Georges sonnait le départ, et ils arrivèrent vers 10h30 à l'usine. Là encore cette petite ville d'environ 40 000 habitant n'était qu'à une heure de route de Cotonou.

Comme la veille Georges qui connaissait bien « son Benin » instruisit Michel sur la petite histoire de la localité.

Kpomassé était un lieu de rencontre entre la culture « fon et Hxueda », situé en bordure du Lac Ahémé sur lequel officiaient les pécheurs traditionnels.

La légende rapportait que deux chasseurs répondant aux noms de Vagbadoto et de Hohounbo de coutume « Fon » étaient venus habiter dans une localité nommée Dagbégnon, où vivait un certain Agbato, chasseur de coutume Sahouè originaire de Hounhoué dans le département du Mono.

Un jour, les enfants de ce dernier étant partis à la chasse dans une épaisse forêt, avaient par mégarde tiré sur un homme, le prenant pour un animal. Lequel mourut. Les parents

du défunt se révoltèrent et voulurent tuer les pauvres enfants pour se venger.

Une querelle vit alors le jour entre les deux familles. La situation était devenue invivable. Hohounbo qui était un ami intime de Agbato, avait été mis au courant de ses difficultés.

Il lui fit appel pour venir habiter auprès de lui afin de sauver la vie de ses enfants. Ils prirent alors la fuite, traversèrent le lac Ahémé pour venir s'installer à Dagbégnon.

Hohounbo heureux de voir son ami auprès de lui, le rassura en ces termes : « *non fi kpodo vi towe lekpo kpo non setin sin viton kon a* » ce qui littéralement signifiait : « *Reste ici avec tous tes enfants. Car la panthère qui a mis bas n'abandonne jamais ses petits* ».

C'est à partir de ce jour que cette localité qui s'appelait Dagbegnon prit peu à peu le nom de Kpomassè qui ainsi était devenu celui de la commune.

*

Excellemment bien reçu par les dirigeants de cette usine dont Georges était aussi le conseillé technique, Michel en dehors du bonheur qu'il avait de côtoyer son nouvel ami qui se révélait être non seulement un puits de science, mais surtout un homme bienfaisant, tolérant et affable avait toutefois l'impression de ne pas avancer dans sa recherche.

Ce qui intéressait Michel en dehors de la fabrication des jus d'ananas ou du concentré de tomate, c'étaient surtout les autres possibilités de développement liées à la ruralité qui pourrait donner naissance à un projet novateur. Il avait toujours à l'esprit son expérience guinéenne et souhaitait la reproduire sous une forme ou sous une autre dans ce pays si accueillant.

En discutant avec les dirigeants de ces deux unités de production il avait noté que le commerce là-encore était l'activité dominante des femmes et qu'il était caractérisé par la collecte de produits au bord des champs, notamment le manioc.

En rentrant le soir il avait pris sa décision. Il allait s'installer si n'est définitivement, mais pour le moins un temps certain dans ce pays si agréable et à la culture si riche. Il se sentait prêt à renier définitivement pensait-il l'époque à laquelle l'époque à laquelle il intervenait sous l'aile très discrètement protectrices de Maurice Robert chef du service Afrique du SDECE et de l'éminence grise gaulliste Jacques Foccart, grand exportateur de l'idée des gardes présidentielles.

Il s'en ouvrir à Georges qui lui sourit se doutant certainement de cette finalité.

Il lui fallait trouver une maison meublée à louer en n'oubliant pas que Cotonou était majoritairement construit sur une zone marécageuse qui bien qu'asséchée pullulait de moustiques. Seuls les quartiers de Haie vive, patte d'oie ou Jak étaient acceptables.

Il devait aussi acheter un véhicule et seul le Toyota Land Cruiser trouvait grâce à ses yeux. Pour cela le marché du véhicule d'occasion à la sortie de la ville paraissait tout indiqué.

C’était le plus important de l’Afrique de l’ouest et une majorité de véhicules y transitaient avant d’être revendu par la mainmise des libanais vers les pays mitoyens, comme le Nigéria.

Il ne se faisait pas de souci sachant que Georges allait le seconder dans sa quête.

*

Six mois que Michel était à Cotonou et grâce à Georges avec lequel il avait développé de réels liens d’amitiés, son installation avait été relativement facile.

Il occupait une jolie petite maison dans le quartier de « Haie Vive » qui d’une part abritant l’aéroport international du Bénin devenait ainsi la première porte d’entrée du pays, mais qui était aussi reconnu comme étant le premier quartier résidentiel de la ville.

En effet la plupart des Institutions Internationales de coopération, la plupart des représentations diplomatiques et les représentations diplomatiques y étaient représentées, ainsi que de nombreux ministères.

Il s'était adjoint les services de Kassem, qui était rapidement devenu son homme confiance, en même temps chauffeur, gardien, jardinier et même parfois un peu bricoleur, il faut dire que les africains globalement on fait du système D la bible de leur vie courante.

Mackhissa, dite « la petite bonne » une gamine de 17 ans originaire d'un petit village en brousse venait compléter l'effectif en s'improvisant aussi cuisinière et pas des moindres. La maman l'avait bien formée et elle n'avait pas son pareil pour préparer une carpe farcie ou un poulet Yassa qu'elle accompagnait d'un riz que Michel lui avait appris à faire à la créole et non pas collant, tel que les africaines le font généralement en le faisant trop cuire.

Bref, sur le plan ménager il était content.

La paillotte devant la maison

Après avoir longuement discuté avec Georges et fait un tour à peu près complet des possibilités qu'il pouvait y avoir dans l'agro-alimentaire, ils avaient décidé d'un commun accord que Michel investirait dans une unité de transformation du manioc.

Le manioc aussi appelé « yuca » ou « tapioca » tire ses origines du sud-ouest du bassin amazonien en Amérique du sud. Ce sont les portugais qui l'avaient rapporté au XVIème siècle.

Le manioc est un des aliments les plus consommés en Afrique subsaharienne du fait de sa variété de transformation et de sa culture aisée aussi bien sur les sols fertiles que sur les sols peu fertiles. Il se consomme des feuilles à la racine, ce qui lui donne un gros potentiel pour contribuer à la suffisance alimentaire des populations. Sur le plan économique, il était possible de générer des revenus important compte tenu de l'investissement relativement faible en matériel et de la multitude de produits dérivés issus de ce tubercule.

Il suffisait de s'approvisionner auprès des femmes des départements des Collines au centre du Benin et de Zou au sud pas très loin de Cotonou. C'était les deux départements les plus importants en tant que production de manioc, et comme partout ailleurs en Afrique la culture et les récoltes étaient sous dominante féminine.

La transformation industrielle ou semi industrielle n'en était qu'aux balbutiements et Georges en tant ingénieur agro et chimiste prédisait un avenir certain à cette filière.

En démarrant petit, la mise de fond n'était pas exorbitante et les débouchés basés sur l'obtention de farines alimentaires, d'alcool médicaux mais aussi pour boisson, d'amidon à destination de l'industrie du textile, de la papeterie et cartonnerie, ainsi que la transformation en attiéké laissait entrevoir un bel avenir.

L'attiéké est un couscous de manioc, il possède une texture plus légère que le couscous de blé, avec un goût très légèrement acide. Comme tous les produits à base de manioc, l'attiéké est sans Gluten.

L'attiéké remplace avantageusement le riz et les pâtes. Il se mange traditionnellement en accompagnement de viande ou de poisson, souvent avec une sauce.

Ils avaient trouvé un terrain sur la commune d'Abomay, préfecture de la province Zou qui offrait l'avantage, non seulement d'être au milieu du plus important lieu de production artisanal de manioc, mais aussi d'être proche de la seule voie ferrée du Benin Cotonou-Parakou

Située à environ 140 kilomètres de Cotonou elle était bien desservie. Elle avait été la capitale historique de l'ancien royaume du Dahomey et regorgeait de palais royaux inscrits au patrimoine de l'humanité par l'UNESCO.

Ils avaient lancé un appel d'offre pour la construction d'un local qui abriterait la production des dérivés du manioc.

Et dès que sorti de terre, dans ce local ils y logeraient les matériels nécessaires à l'épluchage, au lavage, râpage et de pressage, ainsi que le matériel d'extraction de l'amidon et de cuisson. L'important étant en fait d'éliminer l'acide cyanhydrique que contenait naturellement le manioc.

C'est la Côte d'Ivoire premier producteur de manioc au monde qui s'était positionné et avait remporté tous les marchés de la construction du local à la fourniture des matériels professionnels.

L’inauguration était prévue pour dans une semaine et Michel avait décidé de sortir ce soir.

*

Un dernier coup d’œil dans le miroir qui le reflétait en pied. Il portait une chemise bleu acier, comme ses yeux, ouverte sur une chaine en or de laquelle pendait un pentagramme. Si le pentagramme était le signe de reconnaissance des initiés pythagoricien cinq siècles avant Jésus Christ, aujourd’hui avec la lettre G en son centre elle était le signe de ralliement des Francs-maçons.

Michel avait été initié au début de sa carrière et malgré toute ses pérégrinations il avait réussi à atteindre le grade de Maître.

Il trouvait que nonobstant son âge proche du demi-siècle, il avait encore fière allure dans son costume en lin blanc. Son visage buriné par le soleil commençait à porter quelques rides naissantes qui lui donnaient encore plus

de caractère et même une certaine noblesse. Il choisit un Stetson beige clair assorti à ses santiags. Il se pulvérisa un nuage de Canoé de chez Dana, cette eau de toilette qu'il portait depuis des décennies et qui lui allait si bien avec ses fragrances fraiches mais aussi sensuelles.

Kassem l'attendait dans la voiture pour l'emmener au restaurant de l'hôtel du lac, où il retournait de temps en temps, non seulement pour le cadre, mais surtout pour la présence d'Anne-Marie la jeune food en beverage manager.

Michel se demandait s'il n'était pas en train de tomber amoureux de ce petit tanagra, lui qui jusqu'à maintenant n'avait connu que des amours éphémères ou tarifés.

Il faut reconnaitre que cette jeune métisse était non seulement d'une rare beauté, mais qu'elle alliait aussi une gentillesse innée à une intelligence vive qui lui permettait de s'adapter aux nombreuses situations parfois gênantes générées par son métier.

En discutant avec elle il avait appris que sa maman était haut fonctionnaire dans l'administration Béninoise et que son père était français. Ses parents avaient divorcé et son père était rentré à Toulouse où il avait un poste important d'ingénieur dans l'aéronautique chez Airbus.

Dès qu'elle avait réussi le bac il l'avait fait venir pour qu'elle entre à l'école hôtelière où elle avait passé un BTS qu'elle avait complété par une licence en sciences des gestions hôtellerie restauration.

Ces diplômes lui auraient permis de postuler à des postes plus importants que celui qu'elle assumait à l'Hôtel du Lac, mais elle avait souhaité se rapprocher de sa maman à laquelle elle vouait, comme à son père d'ailleurs, une admiration et un amour filial très développé.

Michel avait presque le double de son âge et ne savait pas si le sentiment qui naissait serait partagé par Anne-Marie.

Le repas pris au bord de la piscine s'était révélé particulièrement agréable et la langouste grillée, péché mignon de Michel avait presque eu un effet aphrodisiaque qui fit que ce soir-là il osa être un peu plus précis dans son approche.

Anne-Marie loin de s'en offusquer avait au contraire été particulièrement réceptive.

Michel était aux anges et au moment du Cognac Delamain proposa une sortie à la belle.

Cette dernière terminait justement sa journée et demanda juste à aller se changer, ce que Michel lui accorda en déléguant Kassem pour un aller-retour chez elle.

Il patienterait devant un denier Delamain.

Lorsqu'elle revint quarante-cinq minutes plus tard Michel n'en cru pas ses yeux Anne-Marie était métamorphosée. Elle était sortie de sa chrysalide de sage employée d'hôtel pour se transformer en une véritable star.

Artistiquement coiffée-décoiffé, elle portait une sorte de salopette vert amande marqué par une fine ceinture orange, qui soulignait des formes généreuses qui n'étaient pas mises en valeur dans son tailleur de Food en beverage manager.

Elle ondulait sur des talons d'au moins 15 centimètres de la même couleur que sa ceinture et il émanait d'elle des volutes de ce que Michel avait reconnu comme étant Shalimar de chez Guerlain.

Il se dit qu'en plus d'être belle cette petite avait de la classe.

Il semblait à Michel qu'il redevenait adolescent.

Ils firent un saut au club New York New York mais l'ambiance tropicale leur avait paru trop « peuple ». C'était fréquenté par des « courtisanes de bas étages » ainsi que des militaires et autres « expat's » en goguette.

Ils s'étaient donc repliés sur le Titanic tout en haut d'une bâtisse construite au bord de l'eau, près de l'ancien pont, et dont la forme rappelait celle d'un navire. Le panorama était magnifique, et la fraîcheur assurée. C'était fréquenté par la clientèle aisée de Cotonou.

Ils avaient pu discuter à bâtons rompus. Michel se rendait bien compte qu'il n'était pas insensible au charme que dégageait Anne-Marie et il lui semblait que c'était réciproque.

Ils étaient ensuite descendus à la discothèque du Club Latino.

Ils avaient dansé jusqu'à trois heures et avaient terminé sur la piste « collés serrés ».

Rien ne semblait devoir les séparer.

En sortant de la boite pour rejoindre la voiture Anne-Marie de façon naturelle avait pris la main de Michel.

Lorsque Michel annonça à Kassem de les reconduire à la maison elle n'émit aucune objection et appuya tendrement la tête sur son l'épaule. Ce dernier, sans un mot la lui caressait doucement et une parfaite complicité s'établit entre eux.

*

A petit déjeuner vers 10h00 ils savaient l'un et l'autre qu'ils ne vivaient pas une aventure. Michel en avait trop vécu pour pouvoir reconnaître le « quick shot ».

Non c'était plus sérieux. Mais pour ce qui le concernait il se posait tout de même des questions compte tenu de la différence d'âge. Cette subite attirance était-due, à un besoin de virilité ? Où un besoin de pouvoir ? Où à celui de façonner.

Virilité, de ce côté il se savait une libido au sommet. Et si besoin était, la nuit qu'il venait de passer en était la preuve.

Le pouvoir ? il l'avait. Conakry avec Aïssata marchait du feu de Dieu et Abomay semblait vouloir suivre le même chemin.

Alors quoi ? besoin de façonner ? peut-être un peu. Carole la fille qu'il ait eu d'une première union n'avait jamais été présente, la séparation rapide d'avec sa mère ainsi que sa vie d'aventurier l'avait privé de son éducation. Parfois il le regrettait. Alors est-ce qu'inconsciemment il n'était pas tenté de projeter sur Anne-Marie l'affection qu'il n'avait pas pu concrétiser avec elle.

Pour ce qui concernait Anne-Marie ce n'était certainement pas le syndrome « sugar dady » son propre père ayant toujours été présent.

De plus sa propre situation de cadre actuelle et en devenir la mettait à l'abri du besoin.

Ils devaient se rendre à l'évidence c'était une sorte de « coup de foudre ». Michel était pourtant persuadé que jamais cela ne pourrait lui arriver.

*

« Maniocagri » avait pris son rythme de croisière sous la houlette technique de Georges qui y consacrait son temps étant nouvellement retraité tandis que Michel assurait la gestion et le commercial, domaines dans lesquels il excellait.

Les dividendes devenaient intéressants et les deux compères étaient heureux de constater qu'ils ne s'étaient pas trompés sur l'évolution du marché du Manioc. Ils commençaient même à exporter certains dérivés du produit vers les pays limitrophes du Bénin.

Son seul regret était peut-être un peu égoïste, il se sentait frustré de ne pas être suffisamment avec Anne-Marie qui continuait d'assurer son poste de F&B à l'hôtel du Lac.

Il faut dire que pour paraphraser Charles Aznavour : « *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre. Mais l'un d'eux a quitté les toits. Ils sont longs les jours de l'attente. Et longues sont les nuits sans toi* »

Ces deux-là s'aimaient vraiment d'amour pur.

Michel avait connu le Zimbabwe sous le nom de Rhodésie du sud au début de sa carrière paramilitaire alors qu'en avril 1980 ce dernier venait d'acquérir son indépendance et quittait l'Empire Britannique après de multiples péripéties et atermoiements.

Il y avait vécu quelques échauffourées en compagnie de Bob Denard, mais il en avait gardé un excellent souvenir.

Il est vrai que les ex-colonies anglaises se différencient des pays sous domination française, portugaise ou belge par la rigueur de leurs administrations, une propreté irréprochable et une discipline de fer. Même si la corruption existait comme partout en Afrique, dans les pays anglophones elle n'avait pas encore été affichée au rang de « sport national ».

Ainsi lorsque les deux tourtereaux étaient convenus d'un commun accord de tenter une expérience qui les rapprocherait et leur permettrait de vivre sereinement leur passion, Anne-Marie avait applaudi au choix

de Michel de ce pays qui allait la tirer de son quotidien et lui permettre de vivre une nouvelle expérience.

*

L’avion de l’Ethiopian air line se posa sur le tarmac de l’aéroport international de Hararé. Il leur avait fallu vingt heures de vol dont une escale de cinq heures à Kinshasa au Congo et une autre de deux heures à Addis Abeba en Ethiopie.

Au départ Michel avait pensé faire la route en 4X4, mais le fait d’être obligé de traverser le Gabon, la République démocratique du Congo, l’Angola, la Zambie pour arriver à Hararé après plus de 6 200 kilomètres de routes et pistes souvent fréquentées par les « coupeurs de routes » en compagnie d’Anne Marie qui refusait de prendre l’avion sans lui l’avait fait changer d’avis. Il est certain que seul il l’aurait fait, réalisant ainsi une sorte de pèlerinage sur les terres de certaines de ses interventions passées.

Le taxi les déposa devant l’entrée du Meiklés hôtel, un cinq étoiles qui offrait l’avantage d’être central et pas trop loin de l’Ambassade de France où ils avaient rendez-vous le lendemain.

Hararé était située à 1 470 m d'altitude. Elle rassemblait toutes les caractéristiques d'une ville moderne : immeubles aux façades de verre, rues entières de boutiques, quartiers des affaires, hommes en costume-cravate, larges avenues embouteillées aux heures de pointe, grands parcs verdoyants. Elle était dotée de toutes les infrastructures touristiques nécessaires : hébergements de toutes catégories, dont de très grands hôtels 5 étoiles, des restaurants, des pubs, des cinémas mais aussi des centres sportifs, des golfs, des hippodromes, des piscines, des musées et galeries d'art. Malgré un grand nombre de quartiers huppés et calmes, Harare n'était pas dénuée d'une certaine atmosphère ainsi que d'une touche de couleur locale. Une multitude de vendeurs de rue égayaient la ville, avec des stands de fruits, de bonbons ou de babioles en tout genre qui assaillaient les trottoirs et les carrefours. Cette spécificité et une foule nombreuse, rieuse et bruyante, donnaient cette sensation de vie, de couleurs et de désordre, caractéristique des grandes métropoles africaines. Michel était certain

qu'Anne-Marie ne dédaignerait pas faire quelques emplettes dans les très beaux magasins de la capitale.

*

A 10h00 Michel et Anne-Marie étaient reçu par L'ambassadeur qui les attendait en compagnie de son premier attaché.

Michel avait présenté son projet.

Anne-Marie se souvenant de ses études à Toulouse l'avait aidé à concrétiser un business plan. Le document était précis, concis et comprenait :

- Une présentation imagée.
- La constitution de la société exploitant le produit
- La présentation des produits et services, c'est à dire une base d'accueil de clients sous la forme d'un lodge de luxe et des produits de visite touristique

et safari photos de 8 à 14 jours dans tout le Zimbabwe

- L'étude de marché. C'est à dire des produits destinés à une clientèle de luxe anglophone, principalement américaine du nord, anglaise, etc.
- La Stratégie (comment ? qui seraient les concurrents ? quel serait le calendrier ?)
- Annexes

Anne-Marie était fière de la qualité de son document qui ne comptait pas moins d'une quarantaine de pages.

Ils avaient volontairement occulté l'aspect financier concernant les investissements ainsi que le retour sur lesdits investissements, Michel ayant précisé qu'il était en capacité de tout auto-financer.

L'attaché d'Ambassade paraissait favorable et l'Ambassadeur avait promis son soutien

quant à la mise en relation du couple avec les autorités locales afin de concrétiser le projet dans les meilleures conditions. Le fait qu'ils n'aient pas de besoin financier avait aussi certainement joué en leur faveur.

De plus Michel avait aussi présenté ces deux entreprises Guinéenne et Béninoise ce qui avait aussi pesé dans la balance. Bref Jean-Charles Defrongoust le premier attaché leur était tout acquis.

*

Le rendez-vous chez le notaire s'était très bien passé ils avaient signé pour un terrain que leur avait trouvé Jean-Charles.

Ils devenaient co-propriétaires de cinq hectares près de Marondera dans le Mashonaland oriental un plateau situé à

quelques mille mètres d‘altitude, qui de ce fait bénéficiait d’un climat très agréable toute l’année.

Elle avait d’ailleurs été l’un des premiers sites où s’étaient installés les blancs de l’ancienne Rhodésie. De plus ils seraient situés à une heure de route de l’aéroport internationale de Hararé ce qui faciliterait les projets de Michel et permettrait à Anne-Marie de rester connectée non seulement avec les lumières de la capitale, mais aussi de bénéficier de la facilité de transport pour visiter sa famille béninoise.

*

Michel avait délégué les plans du lodge à un architecte d’Hararé, mais il avait commis l’erreur de s’autoproclamé maître d’œuvre,

sans se douter de la particularité de l'état d'esprit des entreprises locales.

Les travaux n'avançaient pas et tout était prétexte à contestations, discussions, voire blocages.

De plus les entrepreneurs avaient une notion de l'exactitude assez spéciale en ce qui concernait les réunions de chantier, ainsi que pour le rendu des travaux. Michel s'était même dit que par exemple, si le plombier arrivait à l'heure et au jour déterminé pour un rendez-vous, c'est qu'il s'était trompé de rendez-vous.

Les suisses avaient inventé la montre, mais les africains avaient inventé l'heure, ça il le savait mais ne pensait pas que dans ce contexte ça serait pousser à son paroxysme.

Les fondations terminées Michel était retourné voir l'architecte qui après

explications avait accepté de reprendre la direction du chantier. A la fin de la négociation il avait cru déceler un très léger sourire à peine narquois au coin des lèvres de l'homme de l'art.

Qu'importe, ils n'auraient plus qu'un interlocuteur.

Jean-Charles leur avait trouvé dans le centre de Hararé une location meublée très confortable qui leur permettait de se consacrer à la mise en œuvre des moyens de communications en recherche de clientèle ainsi qu'à la construction des différents produits qu'ils allaient proposer.

*

Le grand Jour arrivait, Michel et Anne-Marie pouvaient être fiers de leur réalisation. Le lodge était magnifique : une série de bungalows, une terrasse accueillante et cosy où il faisait bon se prélasser à la tombée du soir devant un long drink et une piscine parachevait cet endroit à la fois luxueux et conviviale. Les clients allaient adorer.

Ils attendaient leurs invités pour cette inauguration qu'ils avaient voulu grandiose.

Grâce à Jean-Charles, devenu un ami de nombreuses personnalités seraient présentes. Bien entendu l'Ambassadeur de

France, les maires de Hararé et de Marondéra, des Chefs de districts, l'architecte, les chefs d'entreprises qui avaient participé aux travaux ainsi que quelques relations qu'ils s'étaient fait depuis leur arrivé.

Kassem promu au rang de majordome et Mackissa à celui de gouvernante les avaient rejoints depuis Cotonou.

Anne-Marie était superbe. Pour l'occasion elle portait la salopette vert amande qu'elle avait le jour où ils avaient concrétisé leur amour et de son côté Michel aussi avait

ressorti son costume de lin blanc avec chemise bleu acier, stetson et santiags beige clair.

Ils avaient fait venir du Champagne Bollinger RD d'Epernay et le meilleur traiteur de Marondéra s'était chargé du buffet avec sa brigade. La presse locale était présente.

Avant que les invités n'arrivent ils s'étaient embrassés tendrement avec la savane en arrière-plan, et s'étaient jurer de ne jamais se séparer.

*

Le Zimbabwe est un pays dont la population est adepte du christianisme. Entre 60 et 70% des zimbabwéens sont de confession religieuse chrétienne précisément des catholiques, des anglicans et des méthodistes.

En dehors de ces principales religions, certains zimbabwéens sont adeptes de la religion musulmane, hindou, bouddhiste, grecque orthodoxe, etc. Quant à la culture du Zimbabwe, elle est extrêmement variée et riche grâce à sa grande diversité ethnique. Le Zimbabwe détient des trésors culturels et historiques

Cette culture Zimbabwéenne connait également une subdivision en deux ethnies qui sont les shonas et les ndébélés. Les shonas sont les descendants des colons bantous, ils vivent dans des huttes en terre et en chaume. Les ndébélés quant à eux, pratiquent la culture et l'élevage et leur religion est de celle qui résulte de la croyance en un être suprême du nom d'Unkulu Ukulu qui induit la vie après la mort.

Parler de la culture Zimbabwéenne, c'est parlé aussi de son architecture traditionnelle qui est la case africaine, une sorte d'habitation qui a la forme ronde et avec un toit de chaume conique. Ce style d'habitation traditionnelle est très apprécié par les professionnels en matière de construction. La cuisine, les chambres et le salon sont distribués dans des bungalows séparés et un grand nombre de lodge ont adopté ce style, ce qui était d'ailleurs le cas de celui d'Anne Marie et Michel.

La population pratique l'artisanat traditionnel issus du coton sauvage qui sert à la confection des vêtements à l'aide de métiers à tissés. Elle fabrique aussi des paniers avec les feuilles de palmier, des roseaux, d'herbes ou encore de sisal. Ces paniers servent à stocker des céréales ou des graines, les plus profonds, sont utilisés par les pécheurs comme épuisette. La poterie est un art héréditaire qui se transmet de génération en génération de mère en fille. Cette poterie est faite avec de l'argile séché, réduit en poudre puis mélangé à l'eau.

Anne-Marie et Michel avaient créé un produit à tiroirs de façon à ce que les touristes souhaitant découvrir le Zimbabwé puissent le faire de façon scalaire. Ils avaient le choix de prendre la globalité du produit c'est-à-dire un périple d'une quinzaine de jours où bien de faire un choix à la carte.

A la descente de l'avion les clients étaient accueillis par Anne-Marie qui après les avoir déposés à leur hôtel pour leur permettre de se rafraichir les pilotait dans Hararé. Si les

capitales d'Afrique ne font pas partie des villes les plus réputées au monde lorsqu'il s'agit d'y faire un city-trip, Harare dérogeait à la règle et était considérée comme l'une des plus avenantes du continent. La capitale du Zimbabwe avait quelques petites pépites à découvrir.

Harare surnommée « Sunshine City », était agréable avec ses vastes parcs et ses avenues soulignées de jacarandas.

Elle proposait de nombreux parcs et jardins à la floraison abondante.

Anne-Marie leur servait de guide pour la visite du National Botanical Gardens Gardens qui était le plus grand parc de la ville, avec de nombreuses activités à y faire. Il abritait notamment un musée à ne pas manquer, la Galerie Nationale du Zimbabwe. C'était un centre d'art contemporain pointu dans la représentation des artistes africains. Il s'agissait aussi d'un centre de conservation du patrimoine artistique du continent, des arts premiers à nos jours.

De plus la ville regorgeait de boutiques de mode dernier cri ainsi que de centre commerciaux modernes qui interpellaient toujours les dames friandes de vêtements locaux à rapporter

Aux portes mêmes de la ville, s'étendaient plusieurs réserves fauniques : Thetford Game Reserve, Kuimba Shiri Bird Sanctuary, Mukuvisi Woodlands, Lion & Cheetah Park, Lake Chivero, etc. La plupart des visiteurs adoraient le centre Wild is Life, qui recueillait des animaux blessés et orphelins.

Après cette mise en bouche ils étaient attendus au Lodge où les accueillaient Michel et le staff au grand complet.

Là, après un cocktail de bienvenu, ils prenaient possession des bungalows et se voyaient affecté un guide ainsi qu'un véhicule qui seraient les leurs pendant tout leur séjour.

Pour ces « road trip » Michel était toujours accompagné de son fidèle Kassem, Anne-Marie et Mackhissa restaient au Lodge afin de constituer la base arrière.

Au nveau des réservations Michel avait soin de ne privilégier que des couples ou aux plus trois personnes de façon à ce qu'ils puissent profiter en paix de la vue pour la prise de photos depuis les 4X4.

Exceptionnellement il pouvait accepter un groupe de cinq à six personnes, mais il fallait qu'ils se connaissent entre eux car les conditions de vie en safaris pouvaient générer des tensions qu'il était parfois difficile de supporter.

Que proposait-il dans son catalogue ?

Minibus 4x4 avec toit ouvrant

Bulawayo à 440 kilomètres par la route de Hararé signifie « lieu du massacre », en référence aux exécutions ordonnées par le chef Mzilikazi lors de la formation de l'état « ndébélé » dans les années 1830. Son fils Lobengula lui succéda en 1870 et se confronta avec le britannique Cecile Rhode qu'il rencontra en 1888. Rhodes parvint à l'abuser en lui faisant accepter une concession garantissant aux étrangers des droits sur les minerais en échange d'armes et d'argent.

C’est la seconde ville du pays, ex-capitale industrielle, Il y flotte encore un petit quelque chose des temps de la colonie. Peut-être est-ce dû aux quelques bâtiments à colonnades, aux galeries du centre, à la très british St. Mary’s Cathedral ou au vieux National Railway Museum de la gare et à ses locomotives à vapeur.

De Bulawayo, à 22 kilomètres, le train les emmenait à **Khami**. La capitale de la province du Matabeleland septentrional, dont les ruines sont maintenant classées comme monument national au Zimbabwe.

Khami est également inscrite sur la liste du patrimoine mondiale de l’UNESCO .Elle fut la capitale de la dynastie Torwa entre 1450 et 1683.

Le Great Zimbabwe près du lac Mutirikwe et de la ville de Masvingo est l’escale incontournable par ses ruines de murs d’enceintes construits en moellons de granit assemblés sans mortier. C’est la capitale d’un royaume qui, à son apogée aux 13^{e} et 14^{e} siècles, régnait sur un immense territoire étendu de l’actuel Botswana jusqu’au

Mozambique. C'est la plus importante ville africaine médiévale au sud du Sahara. Le site, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, est unique au monde. La légende dit même que la reine de Saba y aurait résidé.

L'ensemble témoigne de la culture Shona avec une ville fondée au XIème siècle qui a accueilli jusqu'à 10 000 habitants au XIVème siècle. De nombreux artefacts, tels que des sculptures, des bijoux en or et des perles, dont certaines en provenance d'Asie, ont été retrouvés et prouvent que la ville a été un important carrefour commercial.

Matobo (Matopos) National Park : Au sud de Bulawayo, ce « petit » parc (445 km² tout de même), lui aussi classé au patrimoine mondial, est célèbre pour ses formations granitiques ciselées par l'érosion, ses *balancing rocks,* des roches granitiques de plusieurs tonnes empilées. à l'équilibre précaire mais qui tient pourtant depuis plusieurs siècles. Ces sculptures naturelles fascinaient déjà les anciennes civilisations. En effet, de nombreuses traces d'occupation

y ont été découvertes dont des peintures rupestres. Certains des chaos rocheux sont considérés comme sacrés par les populations locales qui y pratiquent encore des rites ancestraux.

A Malindidzimu on visite, la tombe perchée de Cecil Rhodes, le promoteur de la colonisation de la Rhodésie à la fin du XIX siècle, ainsi que celle du fondateur du royaume Ndebele au XIXème siècle, le roi Mzilikazi.

De nombreux aigles noirs habitent les falaises. Cerise sur le gâteau, des rhinos noirs et blancs ont été transplantés ici pour mieux assurer leur protection.

Hwange National Park, le plus grand sanctuaire naturel du Zimbabwe s'étend sur un territoire grand comme deux départements français : 14 650 km².

Majoritairement recouvert par la savane, Il est le plus riche du pays en faune et en flore. Parmi ses 107 espèces de mammifères, on compte 9 des 10 espèces protégées du pays. L'endroit est connu pour être un sanctuaire

pour les lions, buffles et éléphants, qui ne sont pas loin de 40 000, mais surtout pour sa population de rhinos blancs. Celle-ci est surprotégée. C'est l'un des rares endroits où l'on peut apercevoir cette espèce incroyable que l'on observe idéalement en fin de journée auprès des points d'eau (la plupart artificiels) ; depuis des postes d'observation aménagés auprès de certains.

Michel en avait fait son QG de safari. Il y passait deux jours avec ces clients en les logeant chez son confrère au lodge « The Hide », un lieu magnifique où tout était mis en œuvre pour satisfaire les moindres envies

des voyageurs. Piscine avec vue sur la savane, suites luxueuses et cuisine raffinée.

Hwange National Park était le lieu idéal pour vivre un safari magique. Un environnement naturel unique, avec tous les animaux que les touristes rêvaient de voir, et toutes les infrastructures nécessaires pour les observer.

Le lac Kariba : Qui pourrait croire en découvrant la richesse de sa faune et ses berges sauvages que le lac est artificiel ? Il s'étire sur 223 kilomètres de long, 40 kilomètres de large et couvre 45 580 kilomètres carré. En 1960, c'est la construction d'un barrage hydroélectrique sur le Zambèze par le français André Coyne, qui crée le lac Kariba.

Les autorités locales lancèrent alors une grande campagne de sauvetage des animaux coincés sur les îles qui s'étaient formées, baptisée opération Noé !

Au fil du temps, les berges se sont couvertes de riches prairies herbeuses humides qui attirent de nombreux herbivores et, par voie

de conséquence, leurs prédateurs. L'image la plus emblématique du Kariba, cependant, est celle de ces arbres morts noyés par la montée des eaux formant comme des forêts fantomatiques.

Lors de la saison des pluies, le niveau de l'eau monte et inonde les forêts alentours comme en témoigne le spectacle fascinant des troncs d'arbres qui émergent de la surface. Ils forment alors des perchoirs de choix pour une grande variété d'oiseaux et donnent une atmosphère mystique au lieu. Une virée sur l'eau permet de rencontrer quelques hippopotames et crocodiles ou encore de pêcher l'un des fameux poissons tigres. Michel proposait un safari-croisière permettant de découvrir la faune sans difficulté en particulier les innombrables hippopotames hantant les berges.

En septembre, a lieu le festival local dédié au dieu *Nyaminyamit*. Il offre un spectacle traditionnel étonnant. La légende dit qu'il vivait là et que la construction du barrage l'a séparé de sa femme, ce qui a provoqué sa

colère et déclenché une rupture tragique du barrage.

Le Matusadona National Park : Situé sur les rives du lac Kariba, il ne faut pas manquer de visiter ce parc à l'histoire étonnante. Lorsque le lac artificiel a été créé avec la construction du barrage, de nombreux animaux se sont retrouvés piégés sur des îlots suite à la montée des eaux. C'est là que lorsque les autorités ont organisé l'*opération Noé* pour évacuer les animaux, elle décida les relâcher pour les mettre en sécurité. C'est ainsi que le parc a vu le jour.

Aujourd'hui, grâce à la proximité du lac, la faune s'est considérablement développée. On peut y croiser, des crocodiles, des hippopotames, des buffles, des lions, des léopards, des zèbres, des guépards, des antilopes mais aussi des rhinocéros noirs, espèces en voie d'extinction dont il ne reste que quelques dizaines d'individus, à l'état sauvage qui se cachent généralement dans les épaisses forêts de ***mopane.*** Les

paysages sont inoubliables avec des oiseaux forestiers et des rapaces.

Les voyageurs vivaient ici une remarquable expérience de safari d'autant plus qu'ils étaient accompagnés par Kassem et Michel qui garantissaient une bonne sécurité et optimisaient le plaisir en emmenant les passagers dans des endroits magnifiques ou ils pouvaient descendre des 4x4 et déambuler à pied.

Mana Pools National Park : Ce parc (2 200 km²) est l'un des plus populaires du pays.

Il est situé à l'extrême nord du Zimbabwe, à la frontière avec la Zambie. Il est donc localisé au beau milieu de la région du fleuve Zambèze. C'est d'ailleurs ce qui lui a valu son nom. En shona, « Mana » signifie « quatre », comme les quatre lacs permanents formés par le fleuve. Cet environnement crée une ambiance particulièrement agréable, idéale pour un safari inoubliable.

Le Mana Pools National Park tel qu'on le connait aujourd'hui est le résultat d'un long processus géologique. En effet, les Mana

Pools étaient autrefois des lits du Zambèze, qui se sont élargis progressivement sous l'effet de l'érosion. Ils sont donc devenus des lacs, tandis que le passage du fleuve a engendré la formation d'îles, canaux et autres bancs de sable. L'abondance de l'eau dans la région a favorisé la croissance de la végétation, de plus en plus luxuriante, qui a ainsi contribué à attirer des animaux sauvages.

Classé au patrimoine mondial par l'Unesco, il séduit par ses très beaux paysages de forêt bordant le Zambèze (où l'on peut marcher par endroits) et par l'abondance de sa faune. Auprès des quatre lacs formés par d'anciens bras morts du fleuve, on peut observer facilement hippopotames, crocodiles, de larges troupeaux d'éléphants venus s'abreuver et quelque 350 espèces d'oiseaux. Les buffles et antilopes sont aussi nombreux.

Rhinocéros et félins (lions, léopards, guépards, hyènes) sont plus difficiles à voir.

Encore un Parc dans lequel Michel aimait emmener ses visiteurs. Il savait qu'ils en tireraient des souvenirs inoubliables.

Nyanga Ntional Park : Le parc dominé par le mont Nyangani qui se trouve au centre et qui est la plus haute montagne du Zimbabwe est situé dans les hautes terres orientales limitrophes du Mozambique.

Les collines verdoyantes s'y déroulent dans un climat revigorant de fraîcheur apprécié des habitants de Harare qui vont s'y mettre au vert, pêcher et jouer au golf. On peut aussi voir la plus haute chute du pays, les Mtarazi Falls (760 m).

Le parc révèle une diversité remarquable de mammifères, on peut aussi y observer de façon occasionnelle des espèces telles que le buffle et le lion qui errent dans la région depuis les basses terres du Mozambique. Les visiteurs sont susceptibles de voir les koudous, les roseaux, les klipspringer et plusieurs autres antilopes.

Leurs prédateurs, dont le léopard et la hyène , sont également présents. La loutre

africaine sans griffes est commune dans le cours supérieur du fleuve Kairezi, au nord-est du parc.

Le parc est surtout connu parmi les défenseurs de la faune pour ses populations de céphalophes bleus et de singes Samengos . Aucun des deux animaux ne se trouve en dehors des Hautes Terres de l'Est. La grenouille de la rivière Inyangani est un amphibien en voie de disparition que l'on trouve dans les ruisseaux rocheux et rapides des prairies de montagne.

Le lac Gulliver et les barrages Mare, Udu, Purdon et Rhodes ont été ensemencés en truites provenant d'écloseries gérées par le Département des parcs nationaux.

La truite arc-en-ciel est plus répandue dans les barrages et les ruisseaux du parc, mais l'omble de fontaine américain est également présent

Les 24 chambres du « *Rhodes Nyanga Hotel* », bâti dans les années 1900 étaient accueillantes et Michel avait passé un partenariat avec eux comme avec certains des lodges des parcs qu'il fréquentait avec ses visiteurs.

Les chutes Victoria : Le Zambèze y déverse en moyenne 550 millions de litres d'eau à la minute ! Le débit est au plus bas vers le mois d'août et au plus haut vers avril c'est à cette période que l'on peut assister au phénomène de brouillard d'eau et aux arcs-en-ciel. Les Chutes Victoria sont classées comme merveille de la nature et font sans hésiter partie des sites les plus impressionnants au monde. Au cœur d'un parc national protégé, elles perturbent l'écoulement tranquille du fleuve Zambèze, qui constitue la frontière naturelle entre le Zimbabwe et la Zambie.

Elles sont classées au Patrimoine Mondial de l'UNESCO comme les cascades les plus spectaculaires du monde. Les eaux tombent le long d'une faille terrestre d'1.7 kilomètre de large, à une hauteur de 108 mètres !

*

Michel avait mis au point une façon originale de voir les chutes de près sans dangerosité.

Il fallait se lever vers 4h30 ou 5h00 pour rejoindre en 4X4 l'aire de décollage des montgolfières. Lorsque les clients arrivaient, elles étaient sur déjà sur place et attendaient couchées sur le sol.

Une bonne dizaine de personnes s'activaient à la préparation des engins. Le capitaine de vol expliquait alors les consignes pour le décollage et l'atterrissage et levait ainsi toutes les appréhensions. Une nacelle contenait 16 personnes, elle était répartie en quatre carrés.

La nacelle étant encore couchée sur le sol, permettait aux visiteurs d'y accéder de façon plus pratique. Un puissant ventilateur remplissait le ballon d'air que les bruleurs commençaient à chauffer. Peu à peu la montgolfière décollait et s'élevait en douceur alors que le jour se levait et que le soleil n'allait pas tarder à poindre.

Le survol de ces chutes durait un peu plus d'une heure, ce qui permettait d'admirer une des merveilles de la nature et qui faisait

partie, sans hésiter de l'un des sites les plus impressionnants au monde.

Au gré des condition du vent, le pilote prenait de l'altitude ou descendait en rase motte à presque effleurer les eaux tourbillonnantes qui chutaient dans un bruit assourdissant.

C'était d'une beauté à couper le souffle. Et il arrivait de voire soudre une larme au coin d'un œil.

Il n'était pas rare d'apercevoir aussi de jeunes anglo-saxons s'élancer du pont franchissant le Zambèze en saut à l'élastique ou s'offrir une séance de rafting vraiment costaude.

L’atterrissage était plus impressionnant que le décollage car la nacelle pouvait parfois être trainée sur quelques mètres. Le chef de bord avait prévenu. En conséquence les passagers adoptaient une position accroupie

Au retour Michel avait prévu un petit déjeuner buffet gargantuesque à la descente des engins.

Puis il les emmenait visiter le superbe parc botswanais de Chobe qui n’était qu’à 1 h de route de Victoria Falls.

*

Anne-Marie et Michel étaient impliqués dans ce business de safari-photo à travers le pays depuis un peu plus de deux ans. Les affaires marchaient particulièrement bien et les convois se succédaient aux convois.

Il y a une semaine Anne-Marie lui avait annoncé qu'elle était enceinte et Michel en signe de joie s'était laissé aller à une sorte de danse du scalpe qui avait fortement impressionné le staff, se demandant si le patron n'avait pas été contaminé par le vaudou.

Le champagne avait à nouveau coulé et par dérogation spéciale et autorisation tacite d'Allah dont Michel se prétendait être le porte-parole, même ceux et celles de religion musulmane avaient trinqué.

Bien entendu les touristes présents avaient participé à la fête qui avait duré jusqu'à une heure tardive de la nuit, préemptant sur celle du réveil aux aurores le lendemain.

D’ailleurs force avait été de constater qu’au démarrage certains avaient l’œil légèrement « chafouin ».

« L’alka selzer » ainsi que le « citrate de bétaïne » avait été proclamé remèdes miracle à l’unanimité.

*

En rentrant de Bulawayo Michel avait trouvé qu'Anne-Marie avait une petite mine, légèrement grisâtre.

Elle était rentrée d'un voyage à Cotonou où elle était allée voir sa maman. Et depuis elle se plaignait de fatigues et maux de tête.

Michel pensait que c'était dû à une petite grippe et lui avait donné du Doliprane, mais depuis trois jours non seulement elle n'allait pas mieux mais maintenant elle affichait de la fièvre.

Michel s'était promis de l'emmener chez le médecin à Hararé le lendemain.

Dans la nuit son état empira et elle se mit à délirer. Affolé Michel réveilla Kassem et ils l'installèrent sur le siège arrière de la voiture pour foncer aux urgences de « l'Avenue Clinic » dont ils savaient qu'elles étaient ouvertes toute la nuit et que cette clinique privée et réputée était considérée comme la meilleure de la capitale avec des médecins de haut niveau particulièrement compétent.

Elle fût immédiatement prise en charge par l'interne de garde qui leur signifia que les

examens allaient durer et qu'il serait préférable qu'ils rentrent. Il leur téléphonerait le lendemain matin.

Enfin vers midi le téléphone sonnait. Le professeur Traoré demandait à Michel de venir immédiatement, lui précisant que l'état d'Anne Marie l'inquiétait.

*

Monsieur je ne vais pas y aller par quatre chemins. Les examens et la ponction lombaire que nous avons effectués le confirment, votre compagne a contracté une méningite bactérienne à méningocoques.

Sans être une sommité médicale Michel savait que cette méningite était la plus dangereuse de la zone sub-saharienne et qu'on avait déjà recensé plus d'un million de cas en trois ans, tuant près de 150 000 personnes.

Sans l'accabler le professeur Traoré en bon pédagogue lui expliqua qu'il aurait fallu pouvoir diagnostiquer cette maladie à son début immédiat, ce qui paraissait difficile car Anne Marie l'avait certainement attrapé au Benin et

que de toute façon diagnostiquer une méningite à méningocoques dans les temps, c'est-à-dire en moins de 24 heures, était particulièrement difficile car les premiers symptômes sont non spécifiques (fièvre, irritabilité...) et peuvent facilement être confondus avec ceux d'une grippe, d'une gastroentérite, voire d'une appendicite.

Par ailleurs, les symptômes n'apparaissaient pas tous en même temps, avec pour conséquence un retard de diagnostic aux conséquences dramatiques.

Enfin il précisa que la plupart des cas de méningite à méningocoques survenaient chez des individus en bonne santé ne présentant aucun facteur de risque identifiable.

Il ne cacha pas non plus à Michel qu'Imprévisible et foudroyante, cette maladie pouvait aussi engendrer la mort en moins de 24 heures.

Michel était détruit et bien entendu il posa la question de confiance. Anne-Marie allait-elle s'en sortir.

Ce à quoi le Professeur Traoré répondit que bien entendu ils allaient mettre tout en œuvre pour la sauver, à l'aide des derniers antibiotiques arrivés sur le marché mais qu'il ne pouvait rien garantir, la maladie étant déjà très engagée.

De plus il lui expliqua que même sauvée la méningite pouvait entraîner des séquelles graves. L'un des principaux risques étant une infection du cerveau, qui risquait d'être détruit à terme. Entre 20 et 30 % des personnes atteintes restaient avec des séquelles neurologiques terriblement invalidantes.

Enfin si le cerveau était attaqué, cela pouvait entraîner une épilepsie, un retard de langage, un retard de la marche mais aussi des atteintes au niveau osseux ou cutané. Parfois, des tissus étaient détruits par l'infection, ce qui entraînait des amputations au niveau des jambes, des bras ou des doigts. Les organes aussi pouvaient être touchés : la rate, les glandes surrénales, les reins. La maladie passait partout et n'épargnait rien.

Il termina sur cette phrase qui risquait de raisonner longtemps dans l'esprit de Michel : « *On essaie de limiter les dégâts. Au moment où on fait le diagnostic, la maladie est déjà très avancée*. ».

Ils avaient plongé Anne-Marie dans un coma artificiel pour lui éviter trop de souffrance, elle était en chambre stérile et Michel ne pouvait la voir qu'à travers la vitre.

Il était anéanti et ne se sentait pas le courage de conduire pour rentrer. Kassem était venu le chercher. Lui aussi était malheureux, il vénérait Anne-Marie, comme tous ceux qui l'approchaient et la connaissaient.

Le lendemain Michel avait eu l'autorisation d'entrer dans la chambre à condition de passer des gant, blouse, charlotte, masque et surchaussures.

Il savait que même dans le coma les patients pouvaient entendre ceux qui leur sont chers.

Alors il lui parlait, il lui prenait la main et pendant des heures il la rassurait sur l'amour

qu'il éprouvait pour elle. Il les projetait tous les deux dans le mariage qu'ils avaient prévu en décembre ainsi que dans la venue de cet enfant qu'elle portait.

Il l'impliquait aussi dans la vie du Lodge et de la société lui expliquant qu'en son absence Kassem et Makhissa se révélaient être des amis plus que des collaborateurs, que les activités continuaient, Kassem aux safaris et Makhissa à l'intendance. Tous n'attendaient que son retour. Il lui décrivait la fête qu'il organiserait à cette occasion.

Il lui parlait les petits bonheurs du quotidien.

Il la rassurait par de pieux mensonges lui affirmant que les médecins étaient optimistes et que bientôt elle quitterait la clinique.

Il lui parlait du temps. Lui rappelait comme depuis la piscine, les levers et couchers de soleils sur la savane étaient d'une beauté à couper le souffle.

Ils avaient vu un jeune léopard roder vers le lodge et lui dit que même les animaux se donnaient rendez-vous pour l'attendre.

Michel positivait, positivait et positivait encore sachant intuitivement que seul cet état d'esprit raccrochait Anne-Marie à la vie.

*

Six heures du matin, le téléphone sonnait. Michel eut une appréhension

- Ici la clinique, venez Monsieur, venez le plus vite possible.

Michel conduisait comme un zombi. A l'entrée une infirmière l'attendait, et le conduisit dans un bureau. Le Professeur Traoré y était.

- Monsieur, Anne-Marie est décédée ce matin à 6h30. Je vous assure que nous avons tout fait pour la sauver. Mais elle est arrivée trop tard dans notre service. C'est peut-être mieux ainsi, les séquelles auraient pu être terribles. Elle repose en paix. Si vous voulez la voir.

Michel dans la chambre remarqua quelle était toujours très belle, le masque de la mort ne l'avait pas encore marqué.

Il avait le visage ravagé par les larmes, lui le guerrier qui n'avait jamais pleuré.

Il fit rapatrier le corps à Cotonou dans un cercueil plombé,

Sa famille était présente, son père était venu de Toulouse. Kassem et Mackhissa accompagnait Michel. Aïssata était venue de Conakri, Jean Charles de Hararé et Georges, bien sûr, le fidèle Georges lui aussi était inconsolable. La Cathédrale Notre Dame des miséricordes qui se distinguait par sa façade blanche et rouge était pleine et le curé avait fait une lecture de la première lettre de Saint Jean.

Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères.

Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.

Voici comment nous avons reconnu l'amour : lui, Jésus, a donné sa vie pour nous. Nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères.

Celui qui a de quoi vivre en ce monde, s'il voit son frère dans le besoin sans faire preuve de compassion, comment l'amour de Dieu pourrait-il demeurer en lui ?

Petits enfants, n'aimons pas en paroles ni par des discours, mais par des actes et en vérité.

Voilà comment nous reconnaîtrons que nous appartenons à la vérité, et devant Dieu nous apaiserons notre cœur

Car si notre cœur nous accuse, Dieu est plus grand que notre cœur, et il connaît toutes choses

Michel avait dit quelques mots :

Tu t'en vas

Tu n'as pas attendu que soient tournées les pages que nous voulions écrire ensemble.

Tu t'en vas, et tu n'as pas attendu le temps de la moisson, le temps de récolter ce qu'ensemble nous avions semé.

Tu t'en vas, et tu n'as pas attendu que nous ayons grandi, mûri avec toi.

Tu t'en vas, et tu n'as pas attendu que je prenne le temps de me réconcilier avec la vie, avec ceux que j'avais blessés.

Je sais que Dieu t'attend, j'espère qu'il fera mûrir les semences déposées en terre, les projets encore en devenir et les amitiés qui

n'avaient pas fini de fleurir, tout ce qui nous unissait.

Comme l'enfant que tu portais vous serez à sa droite.

Mon amour je sais qu'on se reverra…

L'enterrement eu lieu au cimetière PK14 : le plus grand cimetière implanté au poteau kilométrique n° 14 sur la route de Ouidah, l'ancienne ville portuaire ayant servi de relais au commerce des esclaves.

*

Michel était revenu sur les terres de son enfance dans les Hautes Pyrénées. Il pensait qu'il pourrait ainsi faire le deuil de celle qu'il avait aimé à la folie.

Il connaissait bien cette région et l'avait souvent parcouru en vélo lorsqu'il était gamin. Il avait jeté son dévolu sur un charmant village à la lisière du Gers et de la Haute Garonne : Castelnau-Magnoac.

Eglise de Castelnau-Magnoac

Ses grands-parents étaient enterrés à Calavanté à une trentaine de kilomètres. Il avait encore deux ou trois cousins à Izaourt, près de Saint Bertrand de Comminges à Laloubère en banlieue tarbaise, à Angos et aussi à Oléac de sus.

Pour s’occuper il avait accepté un emploi de jardinier dans une résidence médicalisée. Il espérait que la nature le reconnecterait aux réalités de la vie.

*

Il l'avait aimé follement. Il y avait cru, à la déraison. Elle avait été sa bouffée d'oxygène. Elle lui avait fait du bien, il respirait. Il adorait son univers, elle était sa musique. Lui était heureux de lui faire découvrir ses aventures qu'elle écoutait avec intérêt.

Il était persuadé qu'il n'aimerait jamais qu'elle. Puis un jour l'amour l'avait cloué sur place, abandonné. Et il n'avait plus trouvé la force ni la raison de vivre.

Il savait juste que sa vie sans elle n'avait plus aucun sens. Maintenant il savait qu'une vie sans amour n'avait plus aucun sens.

Toutes les nuits, en s'endormant, il avait l'espoir de ne plus se réveiller, il avait la nausée en permanence.

Le désir de mort n'est pas dû au chagrin d'amour mais au désespoir. C'est le désespoir qui met en arrêt, qui pousse à vouloir mourir. Pour certains, la partenaire qui s'en va, emporte la vie avec elle.

Vivre cette passion avait été destructeur. Il voulait mourir par amour. C'était une folie, il

sortait du rationnel, Il était dans la passion, au sens chrétien de « souffrance », il s'était laissé surprendre par l'embrasement. Il était tombé dans la passion comme on tombe en tragédie...

Il en était malade de son départ. Mais la « bonne santé » existe-t-elle en amour ? Ce qui est en jeu, en amour, c'est une chute, Une chute dans l'autre : on *tombe* en amour. On se fond dans son monde », Or, le jour où l'être aimé s'en va, il part avec, et emporte dans la tombe cette part de nous qui est en lui. Qu'est-ce qui conduit certains à ne plus réussir à vivre ?

Un jour la folie avait pris le pas sur l'amour. Il avait l'impression que le monde s'écroulait. C'est à ce moment-là qu'il avait commencé à se documenter sur les médicaments à prendre pour en finir. Il n'y avait plus d'espoir, plus d'avenir. Anne-Marie avait été la femme de sa vie, et donc, elle serait aussi, celle de sa mort.

Toutes les nuits, lorsqu'enfin il réussissait à s'endormir, il avait l'espoir de ne plus se réveiller, il avait la nausée en permanence.

Depuis trois mois il n'arrivait plus à s'alimenter. Par amour ! Il ne pouvait rien avaler, à part des

litres de café au lait. Il avait perdu 14 kg en quelques semaines. Il ne dormait plus, il ne faisait que pleurer, lui le guerrier, le baroudeur, le chien de guerre, le mercenaire. Il était maigre à faire peur.

Il était face à un verdict de mort. Insoutenable. Souvent Il avait dû faire face à la mort sur le théâtre des opérations, mais il n'avait plus la force de lutter contre celle-là... En quelques semaines il s'était transformé en mort vivant. Il ne sortait plus, il n'avait plus de goût à rien. Même les antidépresseurs ne faisaient plus effet.

La semaine précédente il était allé voir Jacques le notaire et avait mis ces affaires en règles.

Carole la fille de l'union qu'il avait eu jeune homme serait surprise de l'héritage plus que substantiel dont elle allait être bénéficiaire. Ce n'avait jamais été fusionnel entre eux, mais maintenant il n'avait plus qu'elle après lui.

Il ne voulait plus vivre. Il voulait arrêter de souffrir. Ce matin-là, il avait pris sa décision.

Tout lui faisait mal : cette nature pleine de vie lui était devenue insoutenable. Avant de partir de chez lui, il avait avalé un cocktail, a priori fatal.

Puis il était allé travailler dans son jardin et rapidement avait senti comme un vide, un malaise. Comme un zombi, il s'était dévêtu entièrement et avait rangé ses vêtements à côté de lui, bien pliés, toujours la rigueur militaire, Il s'était allongé dans l'herbe. En novembre il fait très froid et vers 5h00 le matin ils avaient annoncé une température négative de moins 8 degrés.

*

Philippe avait rencontré le curé du village, un anglo-saxon et lui avait un peu parler du passé de Michel.

Le curé avait été parfait, il avait cité quelques textes sur le pardon tirés de la bible.

Sur le cercueil était posé un tablier blanc bordé de rouge avec les lettres MB ainsi qu'un coussin avec toutes les médailles militaires que Michel s'était vu décernées aux quatre coins de cette Afrique qu'il avait tant aimé. Il y avait même sa légion d'honneur, malheureusement il n'y avait pas de délégation il était décédé dans l'anonymat le plus complet.

Il y avait peu de monde derrière le cercueil de Michel : sa fille Carole, le Maire du village, Jean-Charles qui était maintenant en poste au ministère des affaires étrangères à Paris, Kassem, Mackhissa, Aïssata venus d'Afrique, et Georges qui avait fait le voyage depuis le Benin et s'était occupé des obsèques, les deux ou trois cousins et cousines, quelques commères et vieux du village qui ne rataient jamais un enterrement.

L'organiste avait joué « ce *n'est qu'un au revoir mes frères »*

Georges avait lu un très beau poème amérindien :

Quand je ne serai plus là, relâchez-moi

Laissez-moi partir

J'ai tellement de choses à faire et à voir.

Ne pleurez pas en pensant à moi

Soyez reconnaissant pour les belles années

Je vous ai donné mon amitié

Vous pouvez seulement deviner

le bonheur que vous m'avez apporté

Je vous remercie de l'amour que chacun de vous m'a démontré

Maintenant il est temps de voyager seul

Pour un court moment vous pouvez encore avoir de la peine

La confiance vous apportera réconfort et consolation

Nous serons séparés pour quelque temps

Laissez les souvenir apaisé votre douleur

Je ne suis pas loin et la vie continue….

Si vous avez besoin, appelez-moi et je viendrai

Même si vous ne pouvez pas me voir ou me toucher je serai là

Et si vous écoutez votre cœur vous éprouverez clairement

La douceur de l'amour que j'apporterai

Et quand il sera temps pour vous de partir

Je serai là pour vous accueillir

Absent de mon corps, présent avec Dieu

N'allez pas sur ma tombe pour pleurer

Je ne suis pas là, je ne dors pas

Je suis les mille vents qui soufflent

Je suis le scintillement des cristaux de neige

Je suis la lumière qui traverse les champs de blé

Je suis la douce pluie de l'automne

Je suis l'éveil des oiseaux dans le calme du matin

Je suis l'étoile qui brille dans la nuit

N'allez pas sur ma tombe pour pleurer

Je ne suis pas là, je ne suis pas mort

*

Carole sa fille qui semblait enfin découvrir son père avait eu ses mots touchants

Au caravanier du grand sud,

Au globetrotter des savanes,

Au découvreur des plaisirs sensuels des fleurs du mal, ou celles évanescentes, parfumées et violentes des femmes de l'Orient et d'ailleurs…

A l'esthète des plaisirs charnels et épicuriens.

Que ta vie se brise en un éclat de rire !

Nous avons aimé partager tes rêves.

*

Trois mois plus tard Philippe écrivait le mot fin en bas du dernier chapitre du livre qu'il avait consacré à Michel. Ce « curé baroudeur » comme il l'avait surnommé l'avait promené sur les chemins escarpés d'une vie d'aventurier, mais aussi d'homme attachant.

Il espérait que les séances de dédicaces qu'il allait organiser éclairciraient le mystère de son départ et aussi le réhabiliteraient dans l'inconscient collectif.

Au revoir Michel,

« *Nous nous reverrons un jour où l'autre, si Dieu le veut.* »…..

*

Du même auteur

Livres

- Lillia, belle et rebelle
- Le gentleman du quai d'Orsay
- I kakéné à Bamako
- Le marin en smoking
- Le tour de l'horloge
- Allo Dieu

Recueil de poèmes

- De terre et d'azur